

# POLICE MAGAZINE



## ROSSÉE PAR SON FRÈRE

Parce qu'elle avait hérité de 375 000 francs, Nathalie Barenrugge reçut la visite de son jeune vaurien de frère qui désirait de l'argent. Comme elle refusait de donner le moindre sou, le chenapan rossa Nathalie et la mit dans un piètre état. On dut la transporter à l'hôpital, où cette photo fut prise pendant qu'on la soignait. (P. A.)

DIRECTION  
ADMINISTRATION  
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30  
PARIS - IX<sup>e</sup>

Téléphone : TRINITÉ 72-96

Compte chèques postaux : 1475-65

# POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

## PETITES HISTOIRES



## DU COMMISSAIRE

### Une farce de brigand

Le Dantec commença :

— L'histoire que j'ai dessein de vous raconter fait encore partie, si j'ose m'exprimer ainsi, du fonds personnel de mon ami et collègue Ripart, dont je vous ai déjà entretenus. Elle illustre, à mon sens, d'une manière très vivante, son goût pour la mystification. Vous ai-je dit que Ripart avait comme moi-même, en ces temps lointains, l'amour de la pêche à la ligne?

— Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, il l'avait. Nous partions quelquefois ensemble, plus chargés que Tartarin lui-même, pour des expéditions aquatiques.

— Ça nous changeait d'un autre genre d'aquarium, où nous avions coutume d'évoluer, à la recherche de poissons d'un autre genre et de plus grosse espèce.

— Notre fraternité nous avait conduits ce jour-là, qui était un dimanche de Pentecôte, dans un petit patelin d'assez mince importance, niché sur un coteau au bord de l'Oise. Nous avions déploré, à notre arrivée, l'intrusion dans le paysage d'une monumentale cheminée d'usine, et échangé à ce sujet quelques propos désenchantés.

— Cette horreur de cheminée me dégoutte, avait dit Ripart. Décidément, il n'y a plus nulle part de vraie campagne. La diable emporte l'animal qui est venu gâter ce beau site.

— Il avait tourné le dos à la hideuse cheminée et, possédé soudain par d'autres pensées, s'était tu.

— La rivière était là, qui roulait des eaux aux reflets d'acier, sous un soleil encore bas.

— Je ne vous conterais pas notre pêche, qui ne vous intéresserait pas. Je ne vous parlerai pas non plus du déjeuner que nous avons fait ce jour-là dans une charmante auberge, bien que le souvenir m'en soit demeuré présent, parce qu'il était exquis. Sachez seulement que vers la fin de ce déjeuner les cataractes du ciel s'étaient ouvertes tout à coup. Une pluie torrentielle avait commencé à tomber.

— Courageusement, nous avions tenté une sortie, mais nous n'avions pas tardé à nous replier en désordre, trempés et crottés. Il faisait vraiment un temps à ne pas mettre un chien dehors. Nous avions donc regagné l'auberge, et nous nous étions mis à jouer aux cartes. De temps en temps, nous interrompions la partie, pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. La pluie tombait toujours aussi dense, le ciel était noir, il y avait, selon la pittoresque expression d'un gars de l'endroit, « de l'eau plein le temps ».

— Nous ne pouvions plus espérer retourner à la pêche, il fallait que nous en prenions notre parti, bon gré, mal gré. Mais tout lasse, même les parties de cartes, lorsqu'on n'est pas des fervents du jeu. Nous n'avions pas tardé, Ripart et moi, à nous dégouter de cet exercice insipide, les bâillements avaient ouvert nos mâchoires et nous nous demandions avec ennui ce que nous allions bien pouvoir faire en attendant le train de sept heures, quand nous avons vu entrer dans l'auberge un grand garçon de tournure

assez gauche, aux yeux bleus et si blond qu'il en semblait presque albinos.

— Nous avons lié conversation avec lui par désœuvrement. Nous n'avons pas tardé à apprendre par les confidences très spontanées de cet homme sans malice qu'il était le comptable de l'usine dont la grande cheminée offusquait Ripart.

— Le personnage était vraiment très liant, Ripart, de naturel goguenard, avait renchéri sur son attitude. Tous deux étaient devenus en moins d'une demi-heure amis comme cochons.

— Il semblait qu'ils se fussent connus depuis toujours. Ripart avait offert des tournées successives et invité le patron à les porter à son compte, malgré les protestations véhémentes de son nouvel ami. Une joie malicieuse s'était allumée dans ses yeux, qui devenaient de plus en plus brillants à mesure qu'il devenait plus familier. Je sentais, moi qui le connaissais bien, que l'animal méditait quelque mauvais coup, c'est-à-dire une de ses farces colossales dont il s'égayait de temps à autres. Il s'en poutrelchait les babines, avec une volupté féroce de félin déchaîné. Je me demandais quelle fantaisie outrancière il allait nous servir, quand il entre *ex abrupto* dans son sujet.

— Dites donc, mon vieux, fit-il, ça doit être gros la paye du samedi dans votre boîte?

— Hé, hé, assez, bégaya le comptable peu habitué à boire et dont la langue commençait à devenir pâteuse.

— Ça doit être vraiment gros, répéta Ripart d'un ton insistant. Je parierais bien que ça va dans les cent mille.

— Non, pas les samedis ordinaires. Ça ne dépasse pas trente à quarante mille. Mais, les fins de mois, il y a toujours au moins ce que vous dites. Des fois plus.

— Joli dernier, laissa tomber Ripart d'un air sentencieux. Et bon à prendre, ajouta-t-il paisiblement.

— Le caissier ricana stupidement à l'énoncé de cette lourde plaisanterie et, tout en traînant ses coudes sur la table pour soutenir son front las, il déclara :

— Qu'il y en ait beaucoup ou peu, je n'en touche jamais davantage. Alors, vous comprenez, je m'en bas l'œil. L'argent, quand ça n'est pas à vous, ce n'est rien.

— Ripart se taisait, mais considérait de plus en plus attentivement la face hébétée de son interlocuteur, que l'in vraisemblable couleur de ses cheveux rendait encore plus falote. Soudain, il jeta bas le masque.

— Dites donc, mon vieux, murmura-t-il, savez-vous qu'on pourrait faire la belle affaire nous deux ?

— Je ne comprends pas, balbutia l'interpellé d'une voix chevrotante.

— Je voulais dire, affirme énergiquement Ripart, qu'il y aurait beaucoup à faire dans votre situation pour un homme intelligent. On pourrait opérer à coup sûr.

— Qu'est-ce que vous me contez là ? s'écria l'ivrogne soudain alarmé. Vous rigolez ?

— Moi ? s'indigna Ripart, magnifique

d'impudence. Je ne plaisante jamais avec les affaires sérieuses. Celle que je vous propose est de ce nombre. Songez, mon garçon, que vous n'avez qu'à le vouloir pour que nous entrions en possession de cette bonne galette. Voyons, ça ne vous dit donc rien d'être riche ?

— Quand même ça me dirait, ricana l'ivrogne, vous ne croyez tout de même pas que ça se fait comme cela. L'argent est dans le coffre.

— Je m'en doute. Mais vous en avez la clef.

— Bien sûr, mais le patron le ferme lui-même le soir, et il n'y a que lui qui connaisse le secret. Alors, tout ce que vous me chantez là, c'est des bêtises.

— Que vous dites ! jeta Ripart véhément. Je prétends, moi, que l'affaire est excellente. Je me charge de tout. J'opérerai avec des hommes à moi. Quant au secret, j'en fais mon affaire.

— Le caissier ouvrit des yeux immenses. Ses paupières battirent et cillèrent comme si le coup qu'il venait de recevoir en pleine poitrine l'eût totalement désaxé.

— Il considéra Ripart qui restait muet et impassible puis, une idée parvint à se formuler dans sa cervelle et il murmura tout à coup :

— Ah ! j'ai compris. Elle est bonne, e... e... elle est bien bonne !

— Ayant dit, il sourit avec satisfaction.

— Ripart, qui ne voulait pas rester sur cette défaite, reprit :

— Allons, c'est entendu, vous ne savez rien. Je me charge de tout.

— Tout de même, dit l'ivrogne, vous ne croyez pas que le patron va vous donner comme ça le secret de son coffre.

— Ripart regarda le pauvre homme avec des yeux soudain durcis et, se penchant à son oreille, articula d'une voix aiguë :

— Et les fagots, à quoi ça sert ?

— Le caissier, qui n'avait pas compris, le regarda d'un air si ahuri, que son interlocuteur jugea bon de préciser :

— Quand la flamme commencera à lui rôtir la plante des pieds, je vous garantis bien qu'il parlera.

— Il avait dit ces mots d'un ton si féroce que le pauvre employé ne jugea pas prudent de protester. Il se borna à répondre :

— Ben alors, ben alors !

— J'espère, fit Ripart avec un aplomb parfait, que vous êtes maintenant tout à fait à la page.

— Tout à fait, balbutia le pauvre homme, dont la physionomie accusait un désarroi arrivé à son paroxysme. Soudain, il dit :

— Si ça ne vous faisait rien, je voudrais bien aller au petit endroit.

— Allez, mon ami, allez, dit Ripart, magnifique de condescendance. Puis, comme le pauvre garçon disparaissait par la porte du fond, il ajouta dans un grand éclat de rire :

— Mon histoire l'a tellement assommé qu'il a dû s'oublier dans sa culotte.

— Il semblait si heureux de cette charge poussée à fond, qu'il en oubliait la pluie et le reste.

— J'avais tiré ma montre. Il nous restait trois quarts d'heure avant le départ du train.

— Il ne faut pas, lui dis-je, que cette bonne blague nous fasse manquer le coche. Il va falloir nous préparer à partir. Tout de même, tu as été un peu fort et ce pauvre diable me fait de la peine. La plaisanterie a assez duré. Il n'en dormirait pas de la nuit, il faut lui avouer la vérité.

— Parbleu ! dit Ripart, ça aurait été bien plus rigolo de le laisser comme cela. Il aurait, j'en suis sûr, construit par la suite un véritable roman feuilleton avec les souvenirs de cette soirée mémorable. Enfin, fais comme tu voudras.

— Il me fait de la peine, repris-je, je vais lui dire la vérité.

— Nous attendions que la victime de Ripart reparût. Cinq minutes s'étaient écoulées, puis dix, et il n'était pas de retour.

— Sacrebleu, dit Ripart, je ne croyais pas tout de même lui avoir fait un tel effet. Il ne sort plus du « petit endroit ».

— Il faudrait peut-être voir, dis-je, s'il n'est pas malade.

— Je me levai pour me diriger vers la porte du fond, quand la silhouette d'un magnifique gendarme s'encadra dans la porte d'entrée. Le représentant de la loi se dirigea vers le comptoir, je le vis se pencher vers la patron et parlementer avec lui, et tout de suite je sentis que nous étions visés.

— Bon sang ! gronda Ripart, ce n'est pas ce que nous croyions, ce salopard a été chercher les gendarmes !

— Déjà, le brigadier de gendarmerie s'avançait vers nous, et d'un air quelque peu embarrassé disait :

— Messieurs, je vous serais obligé de me montrer vos papiers.

— A quel propos ? questionna Ripart avec un flegme imperturbable.

— Vous faites, dit le brigadier, l'objet d'une dénonciation qui m'oblige à m'enquérir de votre identité. Si j'en crois le déclarant, vous lui auriez proposé de se faire complice d'un mauvais coup.

— C'est parfaitement exact, brigadier, répondit Ripart avec tranquillité.

— Ledit gendarme sembla quelque peu éberlué de cette réponse inattendue.

— Comment, dit-il, vous avouez ?

— J'avoue, fit Ripart.

— Alors, tout ce que m'a raconté cet homme est vrai ?

— Je ne sais pas ce qu'il vous a raconté, reprit Ripart toujours flegmatique, mais je souscris d'avance à toutes ses déclarations.

— Savez-vous alors, dit le gendarme qui n'en revenait pas, que c'est grave, monsieur ?

— Je ne vois pas, répondit Ripart, ce qu'il peut y avoir de grave dans les propos d'un ivrogne.

— Il a bu, sans doute, je m'en suis rendu compte, dit le brigadier. Mais tout de même, monsieur...

— Vous n'avez donc pas vu, dit paisiblement Ripart, qu'il s'agit d'une blague ? Puis, lui désignant un siège, il ajouta :

— Asseyez-vous, brigadier, l'inculpé va tout vous raconter.

— Et comme le gendarme avait un mouvement de protestation, il reprit, toujours souriant et avantageux :

— Nous appartenons à la même maison, nous sommes de la police.

— Sortant de sa poche sa carte de service, dûment revêtue de sa photographie anthropométrique, il la tendit au brave gendarme. Puis, tandis que celui-ci la considérait et le considérait tour à tour, il ajouta, en s'inclinant avec la plus exquise amabilité :

— Qu'est-ce que vous prenez, brigadier ? C'est ma tournée ?

LE COMMISSAIRE.

## Prime aux Abonnés de POLICE-MAGAZINE

- PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28 x 28.
- PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42 x 42.
- PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans (grandeur nature).
- PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platine, au choix (grandeur nature).
- PRIME N° 5. — Le service d'un an de *Tous sans-filistes*. Revue hebdomadaire de T. S. F. donnant les programmes détaillés de 50 postes français et européens.

## AVIS IMPORTANT

Les primes 1, 2, 3, 4, sont envoyées franco

France, 5 fr.

Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie.



# Le Vol aux faux diamants

Quelques échantillons de faux diamants. (Wide World.)

Les victimes du vol aux faux diamants sont parfois des gens cupides qui espèrent tirer quelque profit du malheur d'autrui ou réaliser une bonne affaire sur le dos d'un naïf.

Tous les escrocs qui pratiquent ce procédé peu recommandable manqueraient finalement de clients s'il n'en était pas ainsi.

Mais regardons opérer ces spécialistes :

### Une bien triste histoire.

Depuis un bon moment, un homme au regard d'une infinie tristesse, à la démarche hésitante, craintif, quelque peu apeuré vous suit et vous observe.

Vous l'avez vu dans la glace du magasin devant lequel vous vous êtes arrêté. Et le voici encore devant cette vitrine qui attire votre curiosité de badaud.

Vous vous retournez. L'homme est tout près de vous et ses yeux sont ceux d'un chien battu.

L'homme parle maintenant. Il est larmoyant. Il vous raconte une histoire atroce : sa femme et ses enfants sont malades et il n'a pas de quoi acheter les médicaments prescrits par le médecin. Il ne sait même pas comment on dînera ce soir à la maison.

Vous avez un geste las. Vous en avez tant entendu de ces boniments. Vous faites deux ou trois pas, mais l'homme vous a suivi, s'est accroché. Il comprend votre pensée et se révolte :

— Oh ! monsieur, fait-il, lamentable, vous avez cru que j'implorais la charité. Non, non, ce n'est pas cela. Je suis trop fier pour tendre la main. Non, je voulais simplement vous demander un grand service. Si vous ne pouvez pas, tant pis, la Seine n'est pas si loin.

Cet homme ne demande pas d'argent. Tiens, tiens ! Voilà qui vous donne confiance.

— Que voulez-vous donc, mon pauvre ami ?

— Voici, je... enfin je me suis décidé à me défaire de bijoux de famille. Oh ! il m'en coûte, allez ! Mais il faut bien sauver les chers êtres qui souffrent. J'ai là quelques brillants.

Vous avez fait un nouveau mouvement, mais l'homme a prévu l'objection. Il a la parade toute prête :

— J'ai bien été au Mont-de-Piété, mais des ordres sont donnés. Les affaires si mauvaises rendent les experts méfiants. On ne m'en offrirait presque rien. Et puis il faut des papiers, attendre la vente. Non, ce n'est pas possible.

« J'ai vu également plusieurs bijoutiers. Eux aussi me demandent d'attendre. Et puis, ils voient ma misère et ils veulent en profiter. Je ne puis tout de même pas accepter d'être étranglé. Alors, je vous ai vu passer, vous avez bon visage, je me suis dit : « Mais non, vous ne voudrez pas. Excusez-moi, monsieur. »

L'homme vous a tourné le dos. Titubant comme un ivrogne, il s'éloigne.

Il vous a ému. Et puis, vous flairez tout de même une bonne affaire. Certes, vous n'allez pas profiter de la misère du pauvre bougre. Oh ! non, vous avez du cœur, vous...

Mais enfin, puisqu'il a besoin d'argent, il vous cédera peut-être tout de même à un prix intéressant des bijoux que vous



C'est dans le quartier du Temple que se ravitaillent les spécialistes du vol aux faux brillants. (Wide World.)

revendrez plus tard avec un beau bénéfice. Dame, vous, vous pouvez attendre.

Vous avez rappelé l'homme et pris un air de grande pitié.

— Montrez-moi ces bijoux, dites-vous comme si vous alliez faire un de ces sacrifices qui comptent dans la vie d'un philanthrope.

— A quoi bon ?

— Si, si. Je ne dis pas



que je vous les achèterai... mais enfin... on ne sait jamais. Et si je puis vous aider à sauver votre pauvre femme, vos chers petits.

La joie et la reconnaissance se lisent déjà dans les yeux devenus subitement brillants du pauvre.

— Ah ! monsieur, s'écrie l'homme, je ne m'étais pas trompé, vous avez du cœur. C'est si rare. Voyez, j'en suis ému. Mes larmes coulent.

Une grosse larme perle en effet au coin de l'œil du pauvre père de famille.

L'imitation est parfaite : taille soignée, limpidité extraordinaire... (Wide World.)

L'homme cherche déjà dans sa poche quand vous arrêtez son geste.

— Non, pas ici... pas dans la rue, voyons. Tenez, entrons dans ce petit café.

Vite, vous vous êtes attablé dans le

fond du débit. Là on ne vous verra pas. Car il ne faut pas qu'on vous voie.

Il ne le faut point, car vous savez très bien que ce que vous allez faire n'est pas d'une honnêteté de derrière les fagots.

De deux choses l'une, en effet : ou cet homme vous a dit la vérité et vous allez essayer d'avoir ses bijoux de famille au plus bas prix, ou vous ne croyez pas un mot de toute son histoire.

Alors quoi ? Mais oui, bien que vous ne teniez pas à approfondir votre pensée, c'est bien ça. Vous vous dites que ces bijoux ont sans doute été volés et que... mais non, l'homme est sincère, c'est un malheureux. Quelle sottise pensez-vous avoir. D'autant plus sottise la pensée qu'elle risquerait de vous faire rater une bonne affaire.

Et vous examinez deux pierres précieuses en ordonnant mentalement à votre conscience de se mêler de ses affaires.

Mais voici qui vous ennuie : vous ne vous y connaissez pas. Après tout, si cet homme voulait vous rouler.

### Expertise.

Oui, oui, bien fin celui qui vous fera prendre du verre à votre pour du diamant.

Vous commencez par déclarer : — Evidemment, ça m'a l'air bien... mais...

— Ah ! oui, vous croyez qu'elles sont fausses ? soupirez le pauvre homme. Je vais vous rassurer à ce sujet : « J'ai une trentaine de francs sur moi. J'en prendrai vingt pour payer l'expertise. Vous voyez que je suis sûr de moi, puisque, ne sachant même pas si vous achèterez mes bijoux, j'accepte, malgré ma misère, de faire cette dépense. »

« Il y a dans la rue voisine, à deux pas — j'étais chez lui tout à l'heure — un

bijoutier. Je vais aller le chercher. Il vous dira lui-même.

Dix minutes après, le bijoutier est là qui grogne qu'on lui fait perdre son temps, qu'il n'a que sa nièce dans son magasin, qu'elle n'est au courant de rien, qu'elle pourrait manquer une vente. Alors, n'est-ce pas, il faut faire vite. Où sont ces bijoux ?

Le bijoutier-expert a sorti une loupe, voire une petite balance.

Parbleu, les bijoux sont vrais et valent gros. Mais lui pour le moment n'a pas d'argent disponible. Et puis, avec cette crise, il ne trouverait pas acquéreur de sitôt.

Et le bijoutier empoche loupe, balance, les vingt francs, prix de l'expertise, et s'en va en vitesse voir si sa nièce n'a pas fait de gaffe.

A ce moment, de deux choses l'une : ou vous êtes convaincu de la valeur des bijoux ou une certaine méfiance persiste.

Pourquoi ce bijoutier expert ne serait-il point un complice ? Il est venu bien vite.

Mais le pauvre homme a encore prévu l'objection qui vous brûle les lèvres, et de lui-même il vous propose : on peut aller en voir un autre, un bijoutier que vous choisirez.

Ah ! si vous pouvez choisir le bijoutier...

Cette fois, vous êtes bon comme la romaine. Le bijoutier de votre choix a reconnu la valeur de deux pierres présentées.

Vite on retourne au café pour traiter l'affaire. Vous offrez de prendre les deux pierres pour un cinquième de leur valeur. L'homme proteste, se défend. Vous vous laissez faire. Alors un quart, mais c'est tout. Au fond, vous pensiez bien traiter au quart.

L'homme hésite encore, soupire longuement. Il faut bien sauver les siens. Soit ! affaire conclue.

Mais... ne partez pas si vite, mon bon monsieur.

#### Le coup de grâce.

Puisque vous avez été assez généreux pour lui permettre d'arracher les siens à la mort, il veut vous faire faire une plus belle affaire encore.

Il a en poche six autres pierres comme les deux premières. Il ne voulait pas encore s'en séparer. Ce sera votre récompense. Il vous les cédera également pour le quart de leur valeur.

Cette fois, vous êtes empaumé. Vous marchez comme un seul homme. Vous n'allez tout de même pas douter de la valeur des six autres pierres qui, avec les deux premières, ont un si grand air de famille.

Vite on va passer à la banque. Ah ! la belle journée !

— Et vous savez, dites-vous à l'homme que vous croyez avoir tiré d'un bien mauvais pas, si vous en avez d'autres...

— Hélas ! non, pas pour le moment.

— C'est dommage... dommage.

Le soir même, vous avez montré à votre épouse la belle acquisition. Ah ! vous savez faire des affaires... tout en rendant service à des malheureux. Votre femme vous dit bien :

— Tu es sûr que...

— Oh ! non, je t'en prie, protestez-vous, vexé. Ne me prends tout de même pas pour un imbécile !

Certes, votre épouse ne vous prendra pas pour un imbécile, mais, le lendemain, ce sera affaire au bijoutier auquel vous montrerez vos huit pierres.

— Monsieur, deux sont authentiques, et vous les avez payés presque leur prix, mais les autres...

— Quoi, les autres ? Voulez-vous dire que les six autres pierres...

— Elles sont fausses comme des jetons !

#### Les faux bijoux volés.

Nous disions tout à l'heure que, pour faire une bonne affaire, bon nombre d'honnêtes gens consentaient à racheter des bijoux alors qu'ils comprenaient très bien que ces bijoux étaient le produit d'un vol.

Les escrocs aux diamants le savent si bien qu'il leur

ANTONIO CIVALI

TOUTES ASSURANCES  
RENTES VIAGÈRES  
EXPERTISE  
APRÈS INCENDIE

SIMILI DIAMANT  
VAZCOPOULO  
PIERRES DE COULEUR

Le commerce du simili diamant est parfaitement honorable. La plupart de ceux qui l'exercent et qui ont pignon sur rue, notre photographie en fait foi, exercent leur métier dans le quartier du Temple. Fort honnêtes commerçants, ils ne peuvent deviner quel mauvais usage sera fait de leur marchandise. (W. W.)

arrive, ayant bien repéré leur client, de ne pas jouer la scène de la femme et des enfants malades. D'aucuns avouent franchement que ces bijoux ont été volés, ce qui supprime généralement toute demande d'expertise.

Certes nous n'avons pas à mettre ici les victimes en accusation pour décharger quelque peu la conscience des escrocs, mais il faut avouer tout de même que les dupes y mettent parfois trop de complaisance... pour ne pas dire plus.

Nous venons de montrer comment on peut se laisser repasser des pierres fausses, même si lesdites pierres se trouvent à côté de véritables.

Cela prouve que les imitations de diamants en particulier sont toujours parfaites.

Nous en avons eu entre les mains d'une taille si soi-

gnée, d'une limpidité si extraordinaire que tout profane devait s'y laisser prendre. Et bien rares sont les clients qui ne sont pas profanes en la matière.

Et voici qui prouve avec quel soin ces faux diamants sont faits : ce qui représente un faux brillant d'un carat se vend pour le moins vingt francs. Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'un travail d'amateur.

Quelques escrocs au petit pied travaillent seuls, mais il ne s'adressent qu'à des fêtards ivres ou à des étrangers d'une naïveté qui saute aux yeux. Ils font un faux bijou quinze cents francs pour le lâcher à cent cinquante et réaliser ainsi un maigre bénéfice.

Les vrais spécialistes du vol aux diamants sont des internationaux qui n'hésitent pas à suivre une victime éventuelle de ville en ville. Ils s'efforcent, en y mettant le temps, de devenir de sympathiques compagnons de voyage pour rouler le client seulement au bout de quelques semaines, voire de plusieurs mois.

#### La dernière affaire.

Deux internationaux, un Polonais et un Allemand, ont été arrêtés en novembre dernier après avoir réussi un bien beau coup de ce genre.

Ils avaient suivi jusqu'à Paris un jeune ménage de Suédois qu'ils savaient fortunés.

Un après-midi, le Polonais accosta les jeunes mariés et leur proposa de leur vendre quelques roubles en or.

Tandis que les Suédois hésitaient, un homme s'approcha — l'escroc allemand — et s'excusa d'entrer ainsi dans la conversation.

— J'ai vu que vous proposiez des roubles, dit-il au Polonais. En qualité de compatriote, voulez-vous me donner la préférence ?

Tout heureux d'être débarrassés d'un importun, les Suédois consentirent immédiatement à repasser l'affaire au nouvel arrivant, et tandis que l'affaire se concluait on bavarda.

La conversation roula naturellement sur cette pauvre Russie et sur le mal que les expatriés avaient pour se tirer d'affaire à l'étranger.

Le vendeur de roubles conta alors sa lamentable histoire.

Ancien noble, colonel de la garde impériale, il s'était sauvé en abandonnant ses terres, ses propriétés, ses écuries. Il ne lui restait plus que ces quelques roubles. Demain il serait obligé de vendre des bijoux de famille.

— Il faudra me montrer ces bijoux et s'ils sont dans mes prix... intervint l'acheteur de roubles.

— Oh ! ils ont été démontés pour les vendre plus facilement, expliqua l'exilé. J'ai une pierre sur moi, si vous voulez la voir.

Et il montra une pierre superbe.

— Je vous l'achète, proposa immédiatement celui qui avait déjà payé les roubles. Combien ?

— Je ne sais. Il faudrait la faire expertiser.

Vite on courut chez un bijoutier de la rue de la Paix. Là, le diamant fut regardé à la loupe. Le joaillier l'estima vingt-cinq mille.

— J'en ai cinq pareils, déclara le faux Russe.

— Allez les chercher, ordonna l'acheteur. Je vais vous attendre au café de la Paix.

Une heure après, nos quatre personnages étaient réunis autour d'une table et examinaient quatre autres pierres semblables à celle qui venait d'être expertisée.

L'acheteur de roubles en proposa quarante mille.

— Cinquante ! lança le Suédois.

— Cinquante-cinq ?

— Soixante !

Le lot fut adjugé soixante billets aux jeunes Suédois ravis de leur acquisition.

En réalité, une seule pierre était vraie : la première, et encore, au dernier moment, les escrocs l'avaient remplacée par une fausse. Le reste valait à peine cent francs. Les amoureux Suédois n'apprirent la triste nouvelle qu'en rentrant de leur voyage de nocces.

Il leur restait heureusement une bonne excuse, qui était en même temps une consolation : ils avaient vingt ans.

JEAN KOLB et RAYMOND ROBERT.

## tribunaux comiques

### Elle ne savait pas nager.

Et voici un procès du septième art.

Une jolie danseuse des Folies-Bergère avait été engagée pour certain film oriental.

On l'avait demandée pour figurer une baigneuse dans la piscine d'un harem superché.

Hélas ! on ne put employer la jolie danseuse, qui intente un procès à la firme pour rupture de contrat.

L'avocat de ladite firme explique :

— Mademoiselle ne sait pas nager. Il nous fallait des nageuses.

Le défenseur de l'artiste proteste :

— Il n'est pas question de natation dans le contrat.

— Sans doute, reprend le premier avocat, mais il y est dit dans ce contrat que M<sup>lle</sup> V... paraîtra nue dans une piscine où l'on admirera la souplesse de ses mouvements.

— On peut faire des mouvements dans une piscine sans cesser d'avoir pied, réplique le deuxième avocat.

D'ailleurs, le jeune maître explique que la scène fut supprimée avant même sa réalisation, et il ajoute :

— Les nageuses qui devaient la tourner ont été payées. Elles n'avaient pas eu à prouver qu'elles savaient nager. Ma cliente a été trop franche de dire avant qu'on le lui demande qu'elle ne savait pas nager.

Enfin, la danseuse obtient gain de cause et reçoit l'indemnité stipulée au contrat.

Le président lui donne aimablement ce conseil :

— Vous n'avez plus qu'à apprendre à nager, mademoiselle.

La danseuse rougit, prend ça pour un compliment et répond, très gracieuse :

— Vous êtes trop aimable, monsieur le Président !

### Un criminel.

Si vous aviez vu les yeux de colère de ce brave sergent de ville !

Ce qu'on lui avait fait ? Un chauffard, un lâche chauffard avait tenté de l'écraser alors qu'il assurait la circulation à une porte nord de Paris.

Le coupable explique :

— Il avait fait un geste avec son bâton. J'ai cru que je pouvais repartir. Alors comme c'était pas pour de vrai, à ce qu'il paraît, j'y suis entré dans la pêche.

L'agent répond à cela qu'il n'avait fait qu'un geste, celui de se gratter le front avec l'extrémité supérieure de son bâton et que ce geste-là ne pouvait être confondu avec l'autre.

— Déjà il avait été grossier au moment où j'ai arrêté la file, ajoute l'agent. Il grognait entre ses dents et j'ai bien compris qu'il me disait des insultes entre cuir et chair. On ne me retirera pas de l'idée qu'il voulait m'écraser.

Le président intervient, souriant :

— Vous allez un peu loin, agent P... Cet homme n'est certainement pas un criminel.

— Ou, en tout cas, admet l'agent, il cherchait à me bousculer. Le type qui était à côté de lui sur le siège, je l'ai entendu de mes yeux, lui a dit : « Tu n'es pas fou ? Tu vas l'écrabouiller ». Et lui, il a répondu comme ça : « T'en fais pas, c'est qu'un flic ! »

— L'agent a mal compris, proteste le chauffeur. J'ai dit : « C'est un flic ! »

Cela signifiait : C'est un agent, il connaît la manoeuvre, il va se ranger... Seulement, il s'est pas rangé exprès pour que je le bouscule.

Fort heureusement, l'agent s'en est tiré avec des égratignures et, s'il faut l'en croire, des douleurs internes.

— Où ça des douleurs internes ? interroge le président, car il n'en est nullement question dans le rapport.

Et le sergent de ville donne cette explication imprévue :

— A la main droite. Oui, en tombant, je me suis arraché tout l'intérieur. C'était à vif.

— Mais ce ne sont pas des douleurs internes, insiste le magistrat.

Mais l'agent insiste aussi :

— Si internes puisqu'elles étaient dans la paume et que la paume, c'est à l'intérieur de la main.

On rit, et le tribunal se montre très indulgent. Amende et huit jours de prison avec sursis.

### Un aviateur volait à sa façon.

Il se présentait chez les gens du monde qu'il savait généreux et se faisait passer pour un as de l'aviation.

Il fut tour à tour Le Brix, Costes, Bellonte, Pelletier d'Oisy, Arrachart, etc.

Notre homme plaçait des billets de tombola.

La recette devait servir, disait-il, à alimenter la caisse de secours des veuves d'aviateurs morts en service.

Ce filou, car c'en était un, était d'ailleurs fort connu au Bourget et à Villacoublay. Il avait extorqué des sommes importantes aux aviateurs eux-mêmes.

Le président constate :

— Vous avez été condamné trois fois

déjà, et toujours pour une filouterie ayant un rapport avec l'aviation.

L'accusé avoue naïvement :

— J'aurais voulu être aviateur !

— En tout cas, sourit le magistrat, vous n'avez pas choisi la meilleure façon de voler.

L'accusé ne sent pas l'humeur de cette réflexion et, dans un soupir, il déclare :

— Je ne demande pas mieux que de me racheter.

— Il vaudrait mieux racheter les billets de tombola, riposte le président.

Espérons que vous serez toujours dans les mêmes intentions quand vous sortirez de prison.

L'accusé lève les bras au ciel et soupire, désespéré :

— Oh ! si je fais de la prison.

— Non, s'étonne le président, vous pensiez être acquitté ?

— C'est qu'en prison on a de si mauvaises fréquentations... On y entre pas très bon et on en sort tout à fait mauvais.

Le magistrat est quelque peu ébranlé par cette réflexion qu'il n'attendait pas.

— On peut tout de même encore avoir des idées saines en sortant de prison, dit-il. Ce sera le moment d'apprendre à monter en avion.

— Bon, répond l'accusé. Je choisirai un autre métier. L'aviation maintenant j'en suis dégouté.

— Mais, mon ami, assure familièrement le président, l'aviation ce n'est pas du tout ce que vous imaginiez. Enfin, une petite année de prison ce n'est pas payer trop cher vos escroqueries ?

L'accusé fait la moue et déclare :

— C'est toujours trop !

— Évidemment ! approuve le magistrat en étendant les deux bras avec une telle souplesse que les assesseurs sont obligés de reculer leur chaise pour éviter un contact.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

## Bloc-Notes de la Semaine



A la suite de divers mouvements politiques en Perse, des ennemis du gouvernement ont été condamnés à mort et exécutés. Cette photo sensationnelle a été prise au moment où le bourreau va trancher la gorge d'un condamné. (S. G. P.)



La guerre des gangsters se poursuit à New-York; malgré l'arrestation de Schultz, le roi de la bière, ses partisans et ses adversaires s'entre-tuent sur la voie publique. Ces policiers examinent le cadavre d'un « tueur », Charles Sattler, qui fut fusillé par quatre autres « tueurs » du clan adverse. (W. W.)



M<sup>lle</sup> Billy Cortez, Américaine, a été abandonnée par son fiancé. Ce dernier vient d'être condamné à 25 000 dollars d'indemnité. (I. G. P.)



M<sup>me</sup> Simmons de Greenfield (U. S. A.) est accusée d'avoir empoisonné ses trois filles en leur faisant manger des gâteaux où elle avait mis de la strychnine. La photo ci-dessus a été prise peu de temps avant le drame. De droite à gauche: M<sup>me</sup> Simmons, ses trois filles, son mari. Derrière: les deux fils de l'empoisonneuse. (I. N.)



Florence Peterson, vingt ans, vient d'être arrêtée à Chicago. Elle s'enorgueillit de porter le titre de « Reine des bandits ». Elle est accusée d'avoir participé à plusieurs vols à main armée, mais elle affirme qu'elle est innocente de ces forfaits. (W. W.)



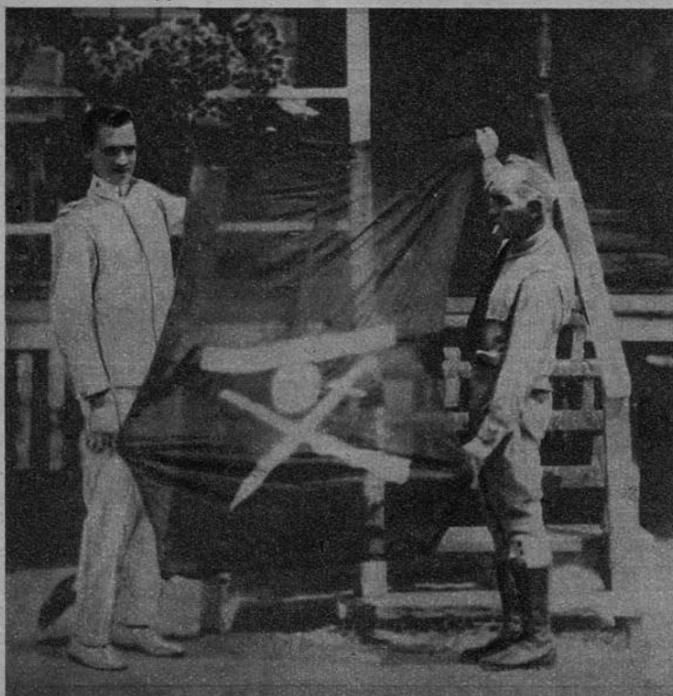
Paul Durand avait été surpris, le 30 mai dernier, au moment où il cambriolait l'appartement d'un huissier de l'avenue de la République. Il s'était échappé. On a réussi à l'arrêter.



De graves bagarres ont eu lieu à l'Université de Berlin entre socialistes et communistes. Le recteur a dû faire appel à la police, qui est intervenue avec violence. L'Université en fin de compte a été fermée pendant deux jours, ce qui a mécontenté les étudiants. Voici des jeunes gens parlementant avec des gardiens à travers les grilles de l'Université. (K.)



Le III<sup>e</sup> Congrès de natation et de sauvetage à Nice comportait une démonstration de sauvetage donnée par l'équipe de l'Association sportive de la police parisienne. Voici un agent exécutant une démonstration. (W. W.)

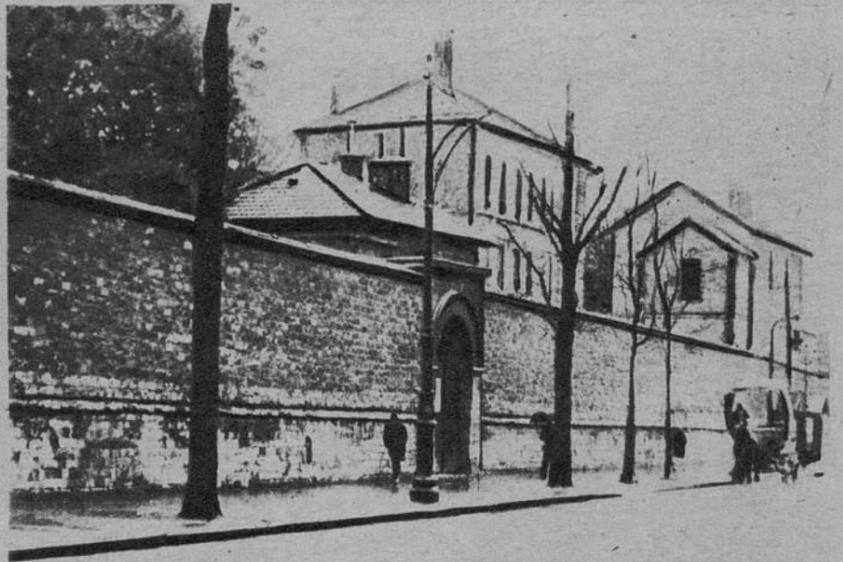


Dans le Nicaragua, aux environs de Puerto Cabez, on vient de capturer un bandit qui, depuis plusieurs années, terrorisait les habitants de la contrée. Les troupes fédérales ont dû livrer une véritable bataille qui a causé plusieurs victimes. Notre photo représente le drapeau qu'arborait le forban. (K.)

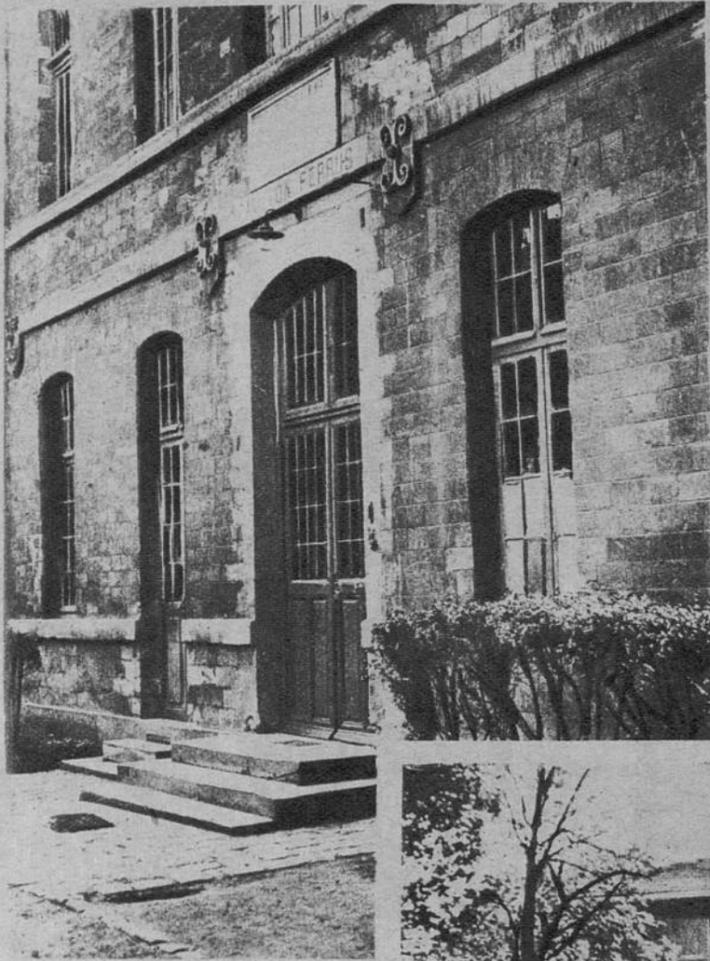


M<sup>me</sup> Frances Kirkwood est une Américaine qui tua son mari il y a deux ans. On la dénomma « la femme tragique ». Elle a derrière elle un passé très chargé. On vient de la trouver morte à New-York. (I. G. P.)

# LE TOUR de SAINTE-ANNE en quarante jours



Façade de Sainte-Anne donnant sur la rue d'Alésia. (H. M.)



Entrée du pavillon Ferrus. (H. M.)

II

## Louise, la gréviste de la faim.

Louise appartient à la foule innombrable des victimes de l'amour. Trompée, délaissée par un mari qu'elle adorait, elle eut un transport au cerveau qui la conduisit à Sainte-Anne. Emu, repentant peut-être, son mari vint la voir, et ce jour fut marqué d'une pierre blanche. Mais ce retour ne dura guère. La maladie se prolongeant, l'infidèle cessa de donner de ses nouvelles, ne répondit plus aux lettres toutes brûlantes de tendresse qu'il recevait quotidiennement. Louise voulut alors chercher dans la mort le suprême refuge des désespérées. Comme elle n'avait pas d'autre moyen d'en finir, elle décida de se laisser mourir de faim. Cette petite femme de vingt-six ans, délicate et blonde, avait une volonté de fer. Pendant six jours, malgré les efforts réitérés des infirmières, se défendant contre toutes les tentatives, résistant à toutes les sollicitations, elle n'absorba aucune nourriture. Cela ne lui fit pas changer ses habitudes; elle continua à se lever, à circuler comme à l'ordinaire, à vaquer à de menus travaux. Elle était navrée à voir avec ses façons douces et ses yeux de biche aux abois. Le septième jour, comme elle terminait sa toilette, une syncope la terrassa. Il était temps d'intervenir énergiquement; il fut décidé qu'on la nourrirait à la sonde. L'opération fut pratiquée dans le dortoir même où était son lit, au milieu des autres malades intéressées et curieuses. Le tube de caoutchouc fut introduit dans le nez et, par l'œsophage, glissa jusqu'à l'estomac. Contrairement à ce qu'on a raconté sur le cas de M<sup>me</sup> Hanau par exemple, c'est presque toujours par le nez que se pratique ce genre de tentative. A



Certains pavillons sont isolés au milieu du grand parc. (H. M.)

l'aide d'un entonnoir, on verse très lentement, presque goutte à goutte, le liquide nutritif, en l'espèce deux jaunes d'œufs battus dans du bouillon. Il ne fallut pas moins de cinq infirmières pour maintenir la patiente qui, auparavant, semblait n'avoir plus que le souffle. Comment un corps si frêle, si épuisé, pouvait-il receler tant de force nerveuse! En tous cas, le résultat fut excellent, puisque cette épreuve extrêmement pénible, les médecins eux-mêmes en conviennent, décida la malade à se réalimenter. Aujourd'hui elle va mieux, ses forces reviennent, et elle semble avoir un peu repris goût à la vie, mais la blessure de son cœur se cicatrisera-t-elle jamais?

## Conséquences imprévues d'une fièvre puerpérale.

A entendre la plupart des médecins, la maternité est une fonction toute naturelle, embellit la femme et développe sa santé.

Venant à l'encontre de cette assertion, j'ai été surpris du nombre imprévu de malades admises à Sainte-Anne pour des suites de couches qui leur avaient momentanément troublé la cervelle. C'est le cas de Gisèle.

Gisèle est une faubourienne, noire comme un pruneau d'Agen, querelleuse, pas commode, dont l'argot pittoresque et les façons dévergondées font la joie des autres malades et le désespoir des surveillantes.



Son histoire est celle de beaucoup de ses semblables, petite main dans une maison de couture, séduite à dix-huit ans par un garçon de bonne famille qui l'abandonna dès qu'elle fut enceinte, elle accoucha à l'hôpital d'un enfant mort-né et fut atteinte d'une fièvre puerpérale qui la mit à deux doigts du trépas. La santé physique lui est revenue, mais son cerveau garde l'empreinte des épreuves qu'elle a traversées. J'entendis un jour un grand vacarme dans le couloir. Ce couloir, très vaste, sur lequel s'ouvrent toutes les chambres, est, avec le salon, la potinière de la maison. Les pensionnaires s'y promènent en bavardant ou se reposent sur des banquettes. De temps à autre, une infirmière émerge de sa cage vitrée dans le fond et dit sans conviction: « Mesdames, rentrez chez vous », puis elle retourne à son travail et la promenade continue. Gisèle arpente ce couloir à grandes enjambées, les yeux fermés et la tête dans ses mains. Elle hurle qu'elle ne voulait plus voir personne; que tout le monde l'em...bêtait et qu'elle voulait qu'on la mette en cellule. Se cognant dans les meubles, heurtant les promeneuses, qui se rangeaient prudemment, elle arriva jusqu'à la porte vitrée de l'entrée, qu'elle se mit à marteler violemment à coups de poings. On s'empressa d'ouvrir pour éviter que les vitres ne jonchent le tapis, puis deux infirmières voulurent la ramener, mais elle se débattit et, toujours les yeux fermés, mordit assez profondément l'une d'entre elles à la main. Son accès de violence passé, elle ne rouvrit pas les yeux et continua toute la journée à circuler à l'aveuglette. Le soir, comme elle se déshabillait près de son lit, je la vis tout à coup se tordre les bras, et, d'un seul bloc, tomber raide sur le parquet. Une jeune infirmière, grande et mince, d'apparence plutôt frêle, exécuta alors un tour de force surprenant. Elle ramassa la malade qui se roulait à terre et, à bras tendus, sans effort apparent, la reposa sur son lit. Ce fut fait en un tournemain, avec une dextérité que lui eut enviée un cham-



Les croquis qui accompagnent les photographies de cet article ont été pris sur place à Sainte-Anne, par l'excellent illustrateur ROBERT LE NOIR, et représentent des pensionnaires de l'asile en traitement pour désintoxication.



pion de poids. Pour ce soir-là, Gisèle était calmée, mais, le lendemain, la séance recommença. Toujours les yeux fermés et la main sur les yeux, elle voulut s'en aller, injuria copieusement le personnel et se comporta de telle façon qu'on dut la mettre en cellule comme, la veille, elle en manifestait le désir. — Je parlerai plus loin des cellules de Sainte-Anne. — Le plus curieux, c'est qu'elle ne paraît pas souffrir, ses mouvements ne sont ni fébriles ni nerveux, et il semblerait que c'est délibérément qu'elle se livre à ces excentricités. Dans sa cellule, elle a continué pendant plusieurs jours à tenir les yeux fermés, ne les ouvrant même pas pour manger et continuant à déclarer avec une misanthropie farouche qu'elle ne voulait plus voir personne, jamais.

#### Les nuits de Sainte-Anne.

*Les chimères sont des oiselles  
Qui tournent autour des cervelles;  
Les chimères sont des oiseaux  
Qui tournent autour des cerveaux.*

Quand la nuit tombe sur Sainte-Anne, c'est un vol de corbeaux noirs qui tourbillonne autour des crânes, les martelant de leurs becs aigus, les lacérant de leurs griffes acérées. C'est l'heure où les fiévreux grelottent sur leurs lits étroits, appelant en vain le sommeil qui les fuit ; c'est l'heure où retentissent les hurlements de damnés des fous en proie aux cauchemars effrayants, aux visions hallucinantes ; c'est l'heure redoutable entre toutes pour les intoxiqués qui connaissent rarement le repos, et pour lesquels une nuit semble une éternité.

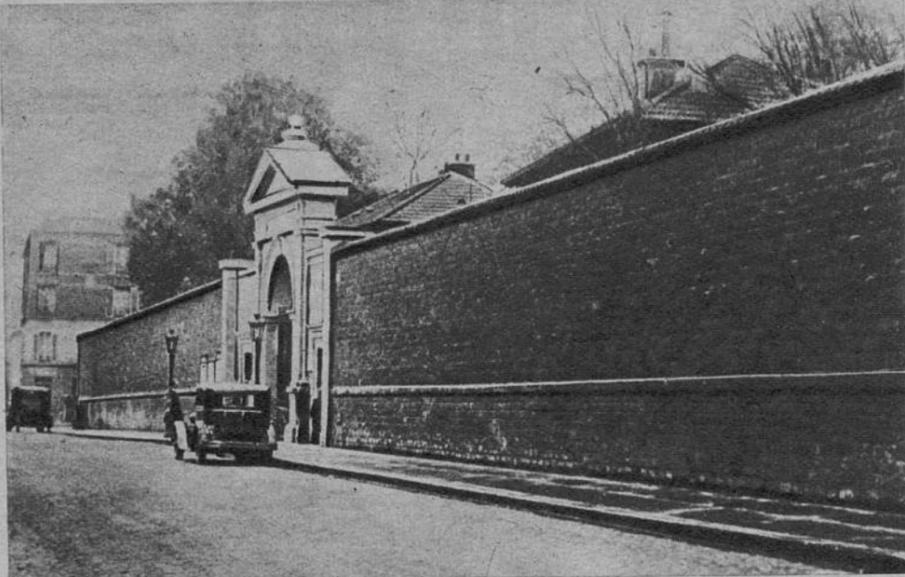
#### La maison du vacarme.

A neuf heures précises, les derniers remèdes avalés, les dernières piqûres faites, on met les lumières en veilleuse ; l'obscurité totale et le silence absolu sont deux bienfaits que la maison ignore. Les gardes de nuit viennent prendre leur service, relevant les infirmières de l'après-midi ; cette opération ne s'effectue pas sans quelque tapage ; c'est l'instant où commence la valse des chaises longues. A chaque étage veillent au moins deux infirmières ; chacune prend une position stratégique devant la porte d'un dortoir d'où elle peut surveiller toute l'enfilade du corridor, elle y traîne fauteuil ou chaise longue, va quérir oreillers et couvertures et s'installe le plus commodément possible. Puis, environ toutes les deux heures, les vigilantes gardiennes font une ronde, entr'ouvrant chaque porte, jetant un coup d'œil sur chaque malade. Leurs sandales blanches glissent sans bruit sur le parquet ciré, mais plus le sommeil est rare, plus il est léger et le moindre frôlement suffit à le mettre en fuite. Enfin, deux ou trois fois par nuit, une surveillante passe à son tour une inspection générale, vérifiant si tout le monde est à son poste ; ce sont d'autres allées et venues, d'autres chuchotements. Parfois un appel retentit, une infirmière se précipite, il faut calmer quelque nerveuse en proie à une crise, lui donner des soins ; on rallume l'électricité du corridor qui, à travers les portes vitrées, inonde les chambres de clarté. Il est bien rare qu'une nuit entière, surtout par les temps orageux, s'écoule paisible et sans incidents.

#### Les fantaisies musicales de Mme C...

Une fois, je fus réveillé vers une heure du matin par une sorte de mélodie plaintive, continue et discordante ; cela roulait sur trois notes et se terminait de temps à autre par un cri rauque... Une malade, atteinte de troubles cérébraux, avait été prise subitement par la fantaisie de faire des vocalises... On s'empressa de téléphoner à l'interne de service qui venait d'être appelé

d'urgence dans un autre pavillon. Désespérées, n'osant prendre aucune initiative, les infirmières se résignèrent à écouter l'audition qui dura jusqu'à quatre heures du matin ; parfois la malade s'arrêtait hors d'haleine pour repartir de plus belle quelques minutes plus tard. Ce fut une nuit d'insomnie générale ; enfin, on parvint à retrouver le docteur qui administra à la chanteuse une piqûre calmante, et un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines lorsqu'enfin elle s'endormit. Le lendemain, M<sup>me</sup> C... ne se souvenait de rien, ne reconnaissait personne et fixait avec des yeux agrandis d'effroi les visages qui se penchaient sur elle.



L'entrée principale de Sainte-Anne. On se rend compte, par cette photographie, de la hauteur du mur d'enceinte, un vrai mur de prison ! (H. M.)

Que croyait-elle voir ? Quelles visions affreuses obsédaient son cerveau malade ?

C'est ce que nul n'a jamais su ; et pourtant, quinze jours plus tard, cette femme qui donnait l'impression d'une folle incurable était sur pieds, parfaitement lucide et radicalement guérie !

Il ne faut pas se fier aux apparences quand il s'agit de troubles mentaux ; les sujets présentant les symptômes les plus alarmants sont souvent les plus faciles à guérir.

#### Comment on s'évade des maisons de santé.

Un soir, à l'heure habituelle de l'extinction des feux, une nouvelle sensationnelle vola de bouche en bouche : il manquait une pensionnaire ! Elle n'était pas dans sa chambre, elle n'était pas non plus dans le salon, ni dans les dortoirs, ni nulle part !

Deux infirmières, très agitées, inspectèrent minutieusement chaque pièce, poussant même la conscience jusqu'à regarder sous les lits. Comme il s'agissait d'une cliente haute de six pieds et bâtie en carabinier, il était peu probable qu'elle eût pu se dissimuler dans un trou de souris. La sonnette d'alarme retentissait sans arrêt, et, de toutes parts, médecins, internes, surveillantes accouraient vers le pavillon Henri-Rousselle.

On décida d'explorer le jardin ; sous une pluie battante, chaque massif, chaque buisson, chaque coin sombre fut sondé sans résultat ; un garçon de salle, expédié d'urgence chez le mari de la disparue, revint bredouille ; le commissaire de police, alerté, mit en quête une brigade d'agents dont les recherches n'amènèrent aucune découverte. Toute la nuit, ce fut un branle-bas général ; les appels téléphoniques se succédaient sans interruption, M<sup>me</sup> B... la surveillante du pavillon, dont la responsabilité était engagée, arpenta fiévreusement le corridor, rudoyant les infirmières, admonestant les curieuses qui, enchantées d'une diversion, — les distractions sont rares à Sainte-Anne, — glissaient la tête dans l'entre-bâillement de leurs portes.

Comment la malade, qui était atteinte d'amnésie, avait-elle pu passer inaperçue devant la concierge du pavillon, retrouver son chemin dans le dédale des jardins et franchir la porte d'entrée principale qui ne s'ouvre que devant un laissez-passer signé du directeur ?

Le matin suivant apporta la solution de l'énigme avec le retour de la fugitive. Celle-ci, toute souriante, fit une entrée sensationnelle, escortée de son fils qui la ramenait, chez qui son instinct l'avait dirigée, et que l'on avait oublié dans les recherches. La veille au soir, lorsque les autres malades étaient remontées du jardin, M<sup>me</sup> S... s'était blottie derrière un massif. A l'heure du dîner, on ne s'aperçut pas encore de sa disparition, la surveillante du réfectoire la croyant dans sa chambre et vice-versa.

Le portier, croyant toutes les pensionnaires rentrées, avait verrouillé la porte du pavillon, la laissant au dehors. Vêtue d'une modeste robe noire qui n'attirait pas sur elle l'attention, elle n'eut plus qu'à franchir l'entrée principale où, dans l'obscurité, le concierge la prit pour une livreuse qui était entrée peu auparavant et n'était pas encore ressortie.

Quelque temps après, une autre malade, une intoxiquée celle-là, parvint à s'évader en plein jour. Ayant réussi à se procurer des vêtements, elle se mêla simplement aux parents et aux amis qui s'en allaient après l'heure des visites.

On crut qu'elle faisait partie d'un de leurs groupes, et, lorsqu'on s'aperçut enfin de sa disparition, elle était loin.

C'est ainsi que les procédés les plus élémentaires sont parfois couronnés de succès là où des combinaisons savamment échafaudées échoueraient. Il est rare pourtant qu'on s'évade de Sainte-Anne ; il faut pour

quelles ils sont condamnés représentent un sérieux appoint budgétaire.

D'un autre côté, il est bien rare qu'un intoxiqué, pris sur le fait, ne révèle pas le nom de son marchand. La seule crainte d'être privé de drogue suffit généralement à le faire parler. Quand il s'est « mis à table », on lui rend son paquet, et il est généralement relâché après avoir passé une nuit au Dépôt, mais la procédure suit son cours.

C'est la mésaventure qui était arrivée à F..., le grand ténor ; alors qu'il ne pouvait recevoir ni parents ni amis, il apprit un beau jour qu'il était non seulement autorisé, mais invité à recevoir une visite et, tout ébahi de cette faveur, il vit apparaître le brigadier M..., l'un des as de la mondaine, qui venait l'interroger sur commission rogatoire du juge d'instruction.

Devant M..., les portes de Sainte-Anne s'ouvrent toutes seules, et il est le personnage exceptionnel qui a le droit de s'entretenir avec un intoxiqué sans témoins ; il est vrai que ses visites ne sont pas particulièrement souhaitées par ceux-ci.

#### La phobie du suicide à Sainte-Anne.

##### Une femme dans une tabatière.

Ce que redoute le plus le personnel de la maison, c'est que les malades en traitement n'attendent à leurs jours, car il y a fréquemment des tentatives en ce sens. Aussi les précautions les plus rigoureuses sont-elles prises pour éviter que pareil fait ne se produise : on évite soigneusement de

cela un concours de circonstances exceptionnelles.

#### L'état de siège.

Forcément, dans un établissement comme celui qui nous intéresse, il se passe des événements dramatiques. J'ai parlé, en commençant ce récit, de la femme au browning.

Tous les journaux ont conté l'épisode de ce cuisinier fou qui, voulant tuer des médecins, s'embusqua dans une ruelle, blessa au bras le docteur Medakovitch et fut désarmé par le docteur Tranel, alors que de nombreuses brigades d'agents et même de pompiers ne parvenaient pas à le déloger du coin où il s'était retranché, armé jusqu'aux dents.

Un jour, on amena à la consultation un garçon de seize ou dix-sept ans qui, doux à l'ordinaire et bon fils, était saisi parfois d'accès de folie meurtrière et menaçait sa mère de la tuer. Celle-ci, qui l'accompagnait, avait prévenu que le jeune homme avait sur lui un revolver et qu'il en ferait probablement usage si on ne le désarmait pas adroitement.

Un médecin, même aliéniste, n'est pas forcément un héros... Celui qui était là prit le parti de téléphoner au commissariat pour qu'on lui envoie du renfort. Une demi-heure après, Sainte-Anne était investie ; tout le monde s'était barricadé, et plusieurs brigades d'agents envahissaient les jardins où le fou se promenait tranquillement à petits pas, son revolver dans sa poche, et à cent lieues de se douter qu'il était la cause responsable de tout ce remuement.

Cela ne traîna pas. Cerné de tous côtés et appréhendé avant qu'il ait eu le temps de faire un geste, le malheureux se mit à appeler sa mère d'une voix lamentable, pendant que celle-ci, toute en larmes, suppliait qu'on ne lui fasse pas de mal, affirmant qu'il n'était pas méchant.

#### Une commission rogatoire.

Une autre intervention policière, moins brutale, eut lieu pendant mon séjour. Il y avait là un ténor de l'Opéra-Comique, fort connu, qui faisait lui aussi une cure de désintoxication ; seulement, avant d'entrer à Sainte-Anne, il s'était fait pincer, ayant sur lui plusieurs paquets d'héroïne, — d'h, comme disent les marchands, — par des agents de la brigade mondaine.

Les intoxiqués sont tout aussi traqués par la police que les marchands pour cette bonne raison que les grosses amendes aux-

laisser traîner des allumettes ; tout paquet apporté par la famille ou les amis est préalablement dépouillé de ses ficelles ; les couteaux sont exclus des tables où la viande est présentée toute découpée ; les fourchettes sont émoussées ; les fenêtres, grillées, ne peuvent s'ouvrir autrement qu'avec une clef qui reste toujours en possession de la surveillante.

Mais les gens décidés à en finir avec la vie savent trouver des ruses qui déjouent toutes les surveillances. C'est ainsi qu'un jour on retrouva une malade à demi étranglée. Avec des fragments d'étoffe arrachés à son peignoir, elle avait réussi à tresser une cordelette assez solide et se l'était serrée autour du cou à l'aide d'une cheville de bois qu'elle avait fait tourner jusqu'au moment où elle perdit connaissance.

Une autre fois, une neurasthénique, ayant brisé un pot de limonade, cacha un fragment de porcelaine qui lui servit à s'ouvrir une veine. Une autre faisait semblant d'avaler les cachets d'alonal qu'on lui donnait le soir pour la faire dormir et les mettait de côté. Le jour où elle en eut une provision suffisante, elle les absorba d'un seul coup et s'empoisonna.

On pourrait citer ainsi des cas innombrables, mais le plus extraordinaire fut sans doute celui d'une femme, enfermée dans une cellule de l'étage supérieur et qu'on trouva coincée dans une fenêtre à tabatière située à quatre mètres de hauteur. Grâce à sa forte corpulence, elle n'avait pu passer complètement et se précipiter dans le vide.

Il n'y avait dans la cellule ni table, ni escabeau, ni meuble d'aucune sorte pouvant servir à l'escalade ; comment cette malade avait-elle réussi à grimper le long d'un mur lisse ?

(A suivre.)

CLAIRETTE.

# LA MORT du Prince Héritier RODOLPHE de HAB/BOURG



ser à Meyerling pour le 29 et 30 janvier. Je partis donc le 29 janvier, avec le prince de Cobourg, pour Meyerling, où nous arrivâmes à 8<sup>h</sup>, 10 du matin. Aussitôt que nous vîmes Meyerling, le prince me fit remarquer que les persiennes

L'archiduc Rodolphe trouvé mort le 30 janvier 1889 à Meyerling. (D'après la photographie de M. Koller Karoly, à Budapest.)

Il n'y a pas longtemps que j'ai publié un document attendu avec impatience par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Europe moderne. Il s'agit d'un mémoire du comte de Hoyos, l'ami et compagnon de chasse du prince héritier Rodolphe de Habsbourg.

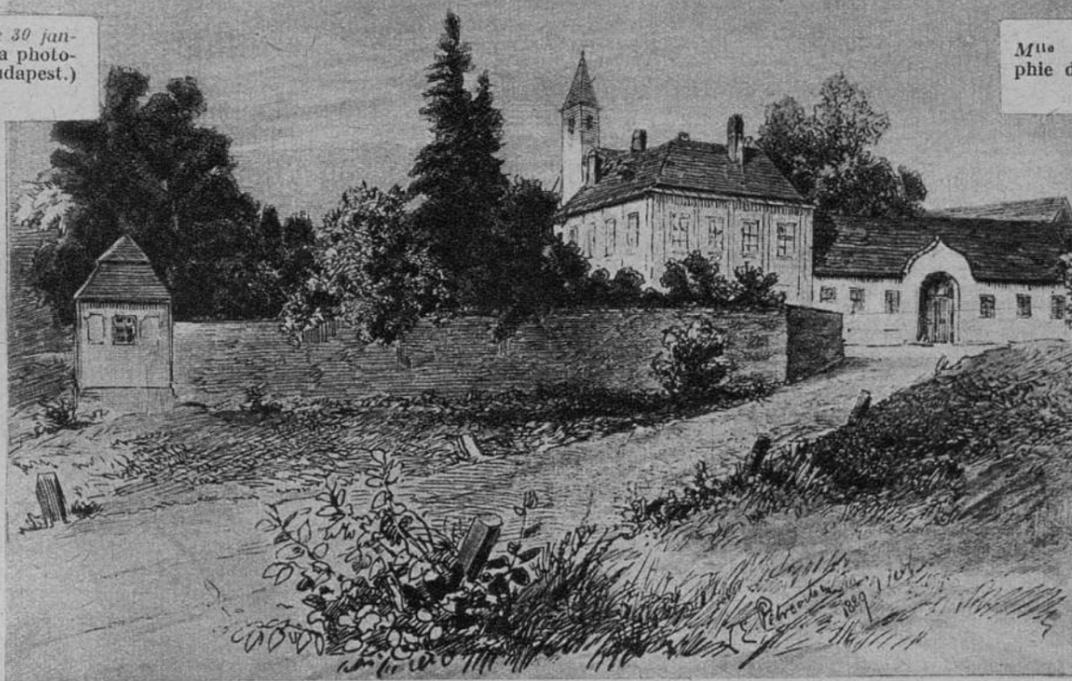
On sait que ce dernier, l'unique fils de François-Joseph et de la malheureuse impératrice Elisabeth, fut trouvé mort, le 30 janvier 1889, dans son château de chasse de Meyerling. Un grand mystère entourait cette mort subite, et jamais on n'en connut les détails. La cour impériale fit son possible pour empêcher toute publication inopportune. Elle fit promettre le silence à quelques-uns des témoins et envoya les autres, peut-être moins sûrs, à l'étranger, après avoir acheté à grand prix leur silence. Malgré toutes ces précautions de la cour, on finit par savoir que le prince avait eu le crâne fracturé et qu'à côté de lui s'était trouvée la belle comtesse Marie Wescéra, âgée de dix-sept ans seulement. On chercha à s'expliquer ce terrible événement, et la légende ne tarda pas à s'emparer. Les rumeurs les plus jantaisistes parcoururent alors l'Europe; un des nobles parents de la jeune fille aurait frappé le prince sur la tête avec une bouteille de champagne; il serait tombé dans un duel avec le comte de Hoyos; un garde forestier aurait vengé son honneur conjugal en tuant le prince d'un coup de la crosse de son fusil, etc. Toujours est-il que les trois principaux témoins de l'affaire de Meyerling, le comte Joseph Hoyos, le prince Philippe de Cobourg et le valet de chambre Loschek, gardèrent le silence jusqu'à leur mort. Or, dernièrement, on a publié le mémoire que le comte de Hoyos avait écrit pour se défendre contre ce qu'affirmait la rumeur publique. De ce mémoire, nous publions les passages essentiels dans le présent article.

Mémoire écrit à la mort de Son Altesse impériale et royale le Sérénissime Prince héritier, l'archiduc Rodolphe, le 30 janvier 1889.

Le 20 et le 21 janvier de cette année, des chasses au gros gibier devaient avoir lieu dans la réserve impériale d'Orth, sur le Danube. Devaient y prendre part Son Altesse impériale et royale l'archiduc Othon et le prince Philippe de Saxe-Cobourg, beau-frère de Son Altesse impériale le Prince héritier. Moi aussi j'avais été prié d'y assister et le prince héritier m'envoya l'invitation suivante:

Mon cher Hoyos, si vos occupations vous le permettent, et si vous en avez envie, venez avec moi à Meyerling pour la chasse au gros gibier dans le Wienerwald (chasse réservée du prince héritier.)

Je répondis au prince que j'acceptais avec plaisir cette invitation. Le 26 janvier, l'intendant de la vénerie impériale Wodiczka vint me dire, dans ma maison de Vienne (Strohgassee N° 11), que je devais me préparer à aller chas-



Le château de Meyerling. (Dessin d'après nature par M. Petrovitz, correspondant de l'Illustration.)

M<sup>lle</sup> Wescéra. (D'après la photographie de M. Othmer V. Fürk, à Vienne.)

Pendant le déjeuner, le prince héritier nous déclara que depuis la veille il était si fortement enrhumé qu'il avait craint de tomber sérieusement malade et qu'il ferait peut-être mieux de ne pas assister à la chasse dans les pentes abruptes de Glashuette. Loschek, son valet de chambre, dit-il, lui avait aussi conseillé de s'abstenir.

Le déjeuner se passa tout gaiement et le prince nous congédia avec beaucoup de bonté et en nous souhaitant bonne chasse.

Je partis donc seul avec le prince de Cobourg pour la chasse, dont l'unique butin fut une bête tuée par moi. A 1 heure et demie, sans que j'eusse pu prendre congé de lui, le prince de Cobourg était rentré à Meyerling avec sa voiture. Ainsi qu'il me le dit plus tard, il avait pris le thé avec le prince héritier, qui était de très bonne humeur. A cette occasion, le prince héritier avait dit à son beau-frère qu'il avait une communication à lui faire; il se frottait les mains et avait l'air plutôt embarrassé. L'heure du

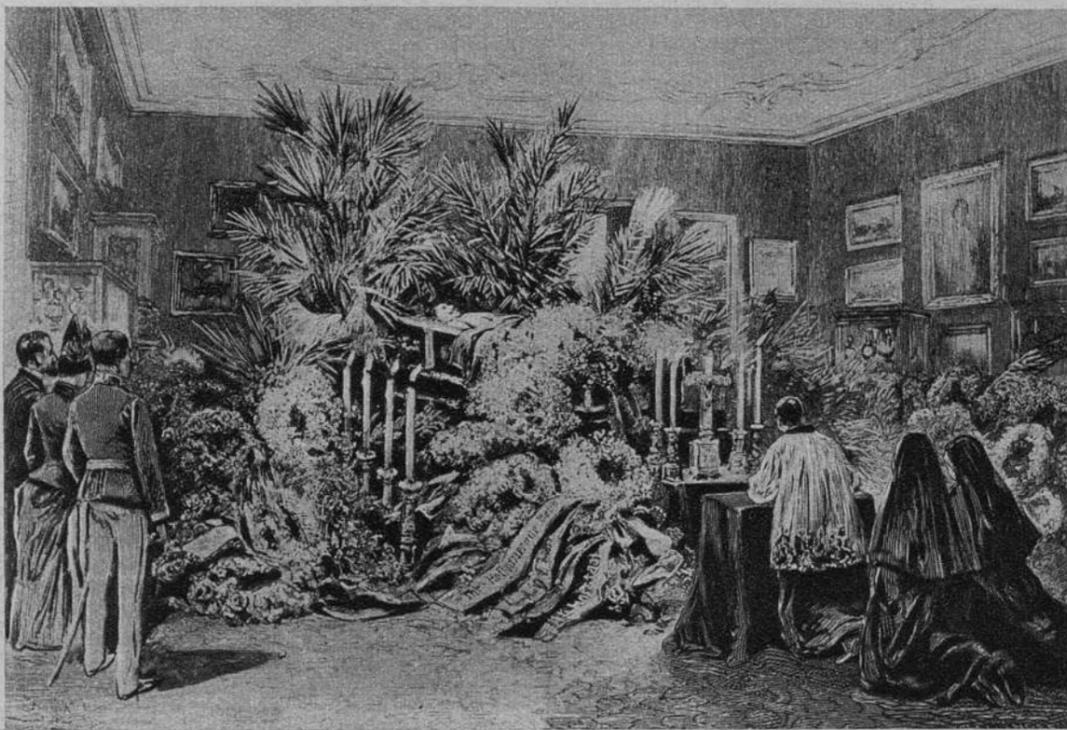
départ approchant, le prince de Cobourg le pria de lui faire cette communication, mais le prince héritier le chargea seulement de ses compliments respectueux pour son père, l'empereur. Le prince retourna alors à Vienne, pour assister à un dîner de famille, pour lequel le prince héritier s'était fait excuser à cause de son rhume.

Ce ne fut que vers 5 heures et demie que moi-même je rentrai dans mon quartier, une ancienne maison d'ouvrier, qui se trouvait à environ 500 mètres du château de Meyerling. A 7 heures, je devais me trouver à la table du prince héritier, et je m'y rendis à l'heure indiquée. Bientôt, le prince arriva dans la salle de billard, où je l'avais attendu et où nous devions manger. Il s'informa du résultat de la chasse et d'autres choses et me dit qu'il se promettait plus de résultats de la chasse qui devait avoir lieu le lendemain dans le « Schœpflgitter ». Là-dessus, il se mit à table avec moi seul.

Nous parlâmes de toutes sortes de choses. Il me dit qu'il avait écrit beaucoup dans la journée et qu'il n'était pas sorti du tout. Il me paraissait plus tendre d'habitude et je sentais tout le charme de sa conversation. Ne l'ayant pas vu ainsi intimement depuis presque un an, je saisisais cette occasion pour le remercier des marques d'affection permanente qu'il m'avait données et aussi des superbes chasses dans le Wienerwald en mai et juin, où j'avais eu le plaisir de tuer dix pièces de gros gibier et trente chevreuils, dans un paysage vraiment magnifique. Son Altesse répondit: « Ah oui, je sais que le Wienerwald est beau, très beau même ».

Le menu était particulièrement simple: potage, pâté de foie gras, rosbif, chevreuil, pâtes. Mon illustre amphitryon mangea d'assez bon appétit et but un peu de vin.

de toutes les fenêtres du côté de la route et de l'entrée principale étaient fermées, comme si le petit château était inhabité. Nous nous rendîmes dans la salle de billard, qui se trouve au rez-de-chaussée, à la droite de l'entrée. C'est là que nous devions déjeuner et que nous attendîmes le prince. Il vint nous rejoindre après quelques minutes en tenue du matin. Nous ayant salués cordialement, il se mit à table avec nous et déjeuna de bon appétit.



L'exposition du corps dans le cabinet de travail du prince, au château de Vienne. (D'après un document de l'époque.)



LES FUNÉRAILLES DE L'ARCHIDUC RODOLPHE. — Le cortège funèbre sortant de la cour intérieure du palais de la Hofburg, pour se rendre à l'église des Capucines. (D'après un document de l'époque.)

Il se plaignait d'un fort rhume, mais il espérait en être débarrassé bientôt. Quand je lui demandai si je devais lui prêter quelques mouchoirs, il m'en remercia en disant qu'il en avait une provision suffisante jusqu'au lendemain. Après avoir fumé un cigare, le prince héritier me serra la main avec la cordialité coutumière, et il se retira, se disant obligé de soigner son rhume. Je ne me doutais point que j'avais serré cette main pour la dernière fois. Là-dessus, je rentrai chez moi pour me coucher à 10 heures.

Pour le lendemain matin, mercredi 30, le prince héritier avait décidé que nous prendrions le petit déjeuner en commun, immédiatement après le retour de Vienne du prince de Cobourg. Je savais que le 29 nous avions quitté Vienne par le même train pour arriver à 8 heures 10. Le prince viendrait donc à la même heure et je me rendrais au château à 8 heures. Quelques minutes manquaient encore, et j'étais sur le point de partir, quand mon valet de chambre m'annonça M. Zwerger, le concierge du château. Je le fis entrer et il me dit de la part du valet de chambre Loschek qu'il n'y avait pas moyen de réveiller Son Altesse impériale. Lorsque je lui répondis qu'il dormait sans doute très profondément, il ajouta que le prince héritier s'était levé à 6 heures et demie. Il était venu dans l'antichambre et avait ordonné à Loschek, qui logeait dans une chambre contiguë, de le réveiller de nouveau à 7 heures et demie et de commander, pour cette heure-là, le petit déjeuner et le cocher Bratfisch avec sa voiture.

En sifflant, il était alors retourné dans sa chambre. Depuis 7 heures et demie, Loschek n'avait cessé de frapper à la porte, avec les doigts d'abord, puis avec un morceau de bois, sans que toutefois on donnât de l'intérieur le moindre signe de vie. La porte qui de la chambre donnait dans l'antichambre était fermée au dedans, comme aussi celle qui de l'escalier du premier y donnait accès, et les clefs n'étaient pas retirées.

J'eus donc de fortes raisons d'appréhender un malheur et je courus au château en toute hâte. Loschek me répéta ce que je venais d'entendre. Ayant frappé moi-même et ayant appelé le prince héritier à haute voix, je m'informai si la chambre était chauffée au charbon. Ce n'était pas le cas. Loschek ne voulant pas prendre sur lui la responsabilité d'une effraction, je donnai l'ordre d'enfoncer la porte sous ma responsabilité. C'est alors seulement que Loschek me fit savoir que le prince héritier n'était pas seul, mais que la jeune baronne Wescéra était avec lui.

On comprendra que cette nouvelle me bouleversa, d'autant plus que je me doutais pas de la présence de la jeune comtesse à Meyerling ni des relations que le prince entretenait avec elle, n'ayant jamais rien aperçu qui aurait pu me faire soupçonner pareille chose. Le silence de mort qui régnait dans la chambre nous fit craindre que tout secours efficace ne vint trop tard, puisque, depuis 6 heures et demie, une heure et trois quarts s'étaient déjà écoulés. La responsabilité que je devais prendre sur moi me parut de plus en plus accablante.

Il était 8<sup>h</sup>,9 à ma montre. Probablement le prince de Cobourg était déjà là. Je m'informai auprès des domestiques, et l'un d'eux alla voir dans la cour. Il revint aussitôt m'annoncer que le prince arrivait.

Dans la salle de billard, je le mis rapidement au courant et après quelques moments de réflexion nous décidâmes de faire enfoncer la porte sous notre responsabilité. Pour éviter au prince héritier toute surprise pénible, Loschek devait seul vérifier les faits et, à moins de danger immédiat, il serait réservé à Son Altesse impériale d'appeler d'autres témoins.

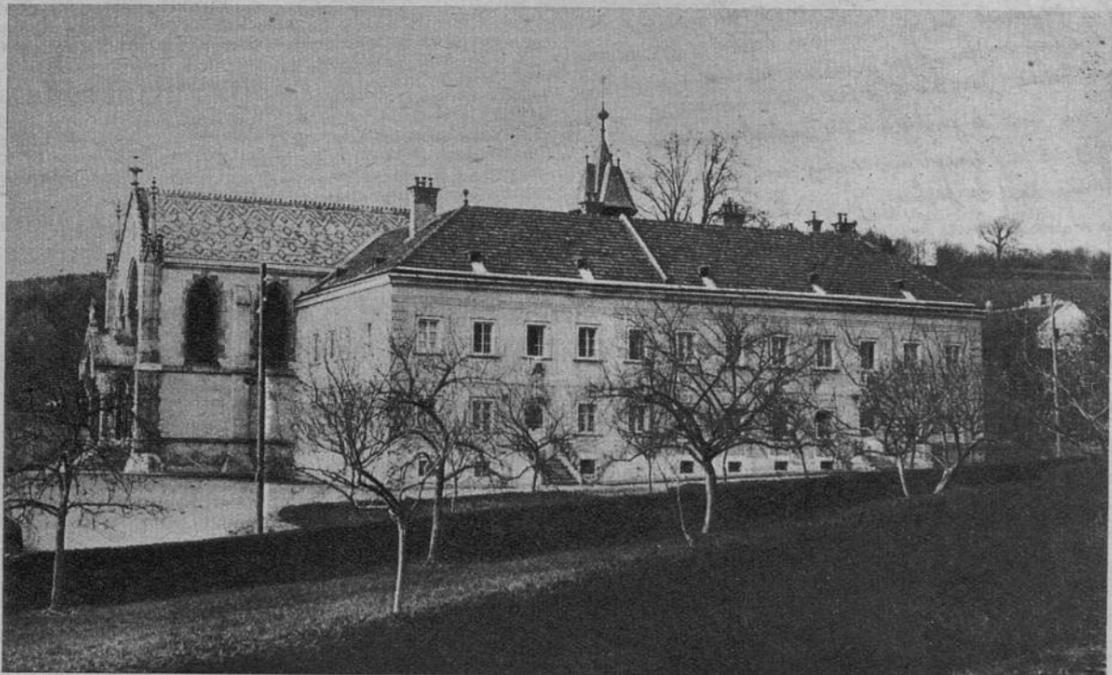
Après avoir fermé la porte conduisant au hall, Loschek essaya, devant le prince de Cobourg et moi, de fracturer la serrure de la porte, mais force fut d'enfoncer le panneau. Alors Loschek regarda dans la chambre et nous dit que le prince et la comtesse étaient couchés, morts, dans le lit. Qui décrirait notre stupeur et notre douleur ! Nous nous demandâmes si nous ne devions pas appeler un médecin. Nous le jugeâmes inopportun s'il n'y avait plus traces de vie. Il s'agissait donc avant tout de constater si tout secours était impossible. Loschek devait s'en convaincre.

Par le panneau enfoncé, il tourna la clef et entra. Après quelques instants, il déclara qu'il ne pouvait constater aucune trace de vie dans les deux corps. Le prince héritier était couché penché en dehors du lit, une grande mare de sang devant lui. Loschek supposait que la mort avait été

amenée par un empoisonnement au cyanure de potassium qui parfois provoquait de telles hémorragies. Ce n'est



L'archiduc et sa maîtresse d'après le film, la Tragédie des Hasbourg.



Notre photo montre la maison de Meyerling dans laquelle le Konprinz Rodolphe et Mary Wescéra se suicidèrent ensemble.

que plus tard que nous constatâmes la mort par une arme à feu.

Avant tout, il fallut alors avertir Sa Majesté. Après une courte réflexion, le prince de Cobourg me chargea de cette commission, la douleur lui ayant ravi toute force d'agir.

Son Altesse impériale et royale avait fait la connaissance de la jeune baronne Marie Wescéra le 5 novembre 1888. La comtesse Marie Larisch Wallersee, en la circonstance, avait joué un rôle important. Elle avait vu le prince héritier dans son pied-à-terre au Grand Hôtel (Kaerntner Ring) et au Prater, et par suite la baronne Wescéra était venue cinq fois dans l'appartement du prince héritier à la « Burg ». A plusieurs reprises, le prince héritier avait emmené la baronne pour une petite promenade en voiture. Il l'attendait dans la voiture du cocher Bratfisch, dans la rue des Marocains, à quelques pas de la demeure de la baronne.

Par différents moyens, la baronne avait réussi à se rendre libre vis-à-vis de sa famille. Un soir, par exemple, elle devait aller au théâtre avec ses parents. Pour trouver une excuse, elle se lava les cheveux et se montra à sa mère, les cheveux encore tout mouillés. Celle-ci la gronda fort, mais elle lui dit qu'elle avait cru que les cheveux sécheraient très rapidement, mais que, ceci n'étant pas le cas, elle ne pourrait pas l'accompagner au théâtre. Des lettres adressées à une confidente de la baronne, une ancienne gouvernante vivant à l'étranger, nous renseignent là-dessus. De la même source, nous apprimes que c'était depuis le 13 janvier que la baronne n'avait plus rien refusé au prince héritier. Selon le témoignage de Son Altesse impériale et royale l'archiduc Othon et de Son Altesse le prince de Cobourg, le prince héritier avait parlé de la baronne à cette époque-là, en montrant un étui à cigarettes portant l'inscription : « Merci à l'heureux destin ». Le 13 janvier 1889.

La mort violente du prince héritier et celle de la baronne Marie Wescéra avaient été préméditées. Le prince héritier était obsédé de cette manie, car, dans les derniers temps, il avait souvent fait des allusions de ce genre à son entourage, aux archiducs Franz, Othon Frédéric, au duc Miguel de Braganza, au peintre Franz Pausinger, et leur avait posé la question : « As-tu peur de la mort ? » Quand, lors d'une chasse à Geörgény en Hongrie, il y a six ans, on parlait de son futur avènement, il avait dit à ce dernier : « Pas moi, mais celui-ci (en montrant l'archiduc Franz) sera empereur d'Autriche.

Il est hors de doute que la jeune baronne aussi avait l'intention d'en finir avec la vie, car elle exprime cette idée dans une lettre à sa mère, où elle dit : « Nous sommes déjà curieux de savoir comment est l'au-delà ! »

La commission que Sa Majesté avait envoyée sur les lieux trouva le prince héritier au lit, portant une blessure qu'il s'était faite à la tempe droite avec un revolver, à l'aide d'une glace. Le coup avait fracassé une partie du crâne. La baronne était couchée à côté de lui. Elle était habillée de noir et avait des fleurs dans les cheveux. Ses mains étaient croisées sur la poitrine, et un coup de revolver lui avait traversé la tête de droite à gauche. Ce coup aussi avait un peu séparé les sutures des os du crâne. Le prince héritier tenait dans sa main droite un revolver avec deux douilles vides.

Le cadavre de la baronne, enveloppé dans une fourrure seulement, fut enlevé dans la nuit du 31 janvier au 1<sup>er</sup> février. Un secrétaire de la cour, le comte Georges Stockau, et M. Baltazzi, un oncle de la défunte, le transportèrent dans un fiacre au couvent de Heiligenkreuz, où ils l'enterrent après l'avoir mis dans un cercueil. Voici, à peu près, le procès-verbal qui fut dressé à cette occasion. Sur le territoire de Meyerling, on a trouvé un cadavre du sexe féminin portant à la tête une blessure provenant d'un coup de feu ; les témoins soussignés, le comte de Stockau et M. Baltazzi, l'ont reconnu comme étant celui de la jeune baronne Marie Wescéra, et ils l'ont enterré à Heiligenkreuz.

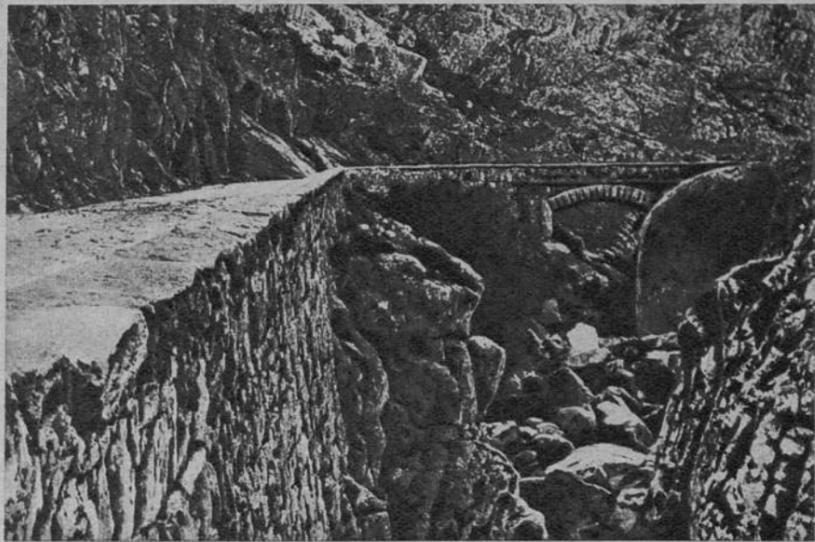
Le prince héritier, avec qui j'avais entretenu des relations pendant plus de dix ans, avait été pour moi un ami fidèle et dévoué. Son mariage avec Stéphanie, princesse royale de Belgique, avait été heureux pendant des années, quoique une unique fille, l'archiduchesse Elisabeth, eût été le seul fruit de leur union. Depuis deux ou trois ans seulement, la tendresse de leurs relations avait un peu souffert.

Je suis porté à croire que le surmenage de ses forces physiques et intellectuelles l'ont conduit à ces troubles d'esprit, dont la présence est démontrée par le manque de toute logique dans ses derniers actes.

JOSEPH, COMTE DE HOYOS.  
(Vienne, février 1889.)

DANS LE MAQUIS

UN AUTOGRAPHE DE SPADA, "BANDIT D'HONNEUR ET DE VENGEANCE"



Un magnifique paysage de l'île de Beauté. (W. W.)

Il y a encore des bandits en Corse! De retentissantes campagnes journalistiques nous l'ont rappelé, avec un tantinet d'exagération. Ils sont une douzaine environ — c'est encore trop — et font parler d'eux comme mille!

A la vérité, ils ne sont dangereux que les uns pour les autres et constitueraient simplement une curiosité pittoresque de l'île de Beauté, si ce n'était qu'il y a la loi et que la loi doit être respectée.

A la base de l'histoire de chaque bandit, il y a une vengeance, justifiée ou non. Mais il faut bien répéter que les bandits corses respectent les étrangers. Jamais un touriste n'a été molesté par eux. Et les seuls coups de fusil que peuvent appréhender les villegiateurs sont ceux de quelques rares « hosteliers ».

Le plus célèbre des bandits à l'heure présente est Spada, qui « réside » si l'on peut dire, dans la région de Calcatoggio, au nord d'Ajaccio. Spada qui, il y a quelques semaines, barra la route nationale et arrêta, fusil au poing, une douzaine d'automobiles, tout ceci pour inviter à déjeuner leurs occupants.

La vie est au grand air sur le palais vert comme vous l'entendez. Monsieur le Directeur. Voulez-vous la bonté de me réserver une colonne sur votre journal. Je voudrais apprendre sur le... de Monsieur... et de Monsieur... sur le... des articles sur moi-même. Je ne voudrais faire aucune réponse à ce point particulier. Je croi-est bien que mes ennemis rêvent des choses à sa manière ou quelques amis de mes ennemis. Mais je réponds tous simplement à la grosse mensonge de monsieur... Il dit clairement j'ai vu Spada. Se n'ait pas vrai, puisque moi-même je ne l'ai pas vu. Du moins que lui ne soit le bon Dieu de pouvoir voir sans être vu. Je ne tiens pas à pousser les choses à bout je vous dis tous simplement ce qui suis. Je n'ais jamais écrit des lettres à la veuve... Je n'ais jamais vu ni plus de femmes sous la menace... Je n'ais jamais prit non plus de femmes sous la menace.

des armes en disant que je voulais tuer leur père. Je termine cette plaisanterie parce que ce serait une grande rigolade. Je n'ai jamais tué personne pour de l'argent. C'est pour vous dire tout simplement que je suis un criminel mais non pas un voleur. J'ais tué et je suis prêt à recommencer. Comme tant de gens qui se prétendent si courageux. Ils ont tué un homme et un rendez-vous et moi je suis tout homme sauf la justice. Je j'ai tué jusque à présent. Ça a été toujours pour des affaires d'honneur pour vengeance ou bien pour espionnage. Je n'ais pas ce pour avoir la croix d'honneur mais j'ai simplement la sérénité. Je ne m'occupe jamais des affaires des autres ni des grands ni des petits ni celles des étrangers, ni non plus celles du pays, mais aussi ceux qui s'occupent des miennes s'il ne veut pas se retirer à bonne heure et à la mauvaise je suis en pleine responsabilité de mes actions. Je porte les salutations. Je souhaite à tous le monde ce que leurs cœurs désire. Je connais bien le désir de mes ennemis ils voudraient bien me voir guillotiner mais sa m'est égale. Recevez mes meilleures salutations. Bandit d'honneur et de vengeance. SPADA.

Lettre envoyée par le bandit corse Spada à notre confrère La Jeune Corse.

Le repas eut lieu dans un petit hôtel situé sur le bord de la route — à moins de vingt kilomètres d'Ajaccio — et les convives forcés du gentilhomme du maquis furent d'accord pour proclamer que tout se passa le plus joyeusement du monde. Au dessert, l'on chanta.

Des journalistes parisiens ayant dernièrement publié des interviews de lui, Spada a envoyé une lettre de protestations à notre confrère La Jeune Corse d'Ajaccio, pour démentir ces interviews. Grâce à l'obligeance de M. Valot, le directeur de la Jeune Corse, nous pouvons donner ci-contre la photographie de cette curieuse missive.

L'on y verra que Spada ne manque pas d'un certain humour! J. M.

Nous reproduisons ci-dessous le texte imprimé de la lettre de Spada, en respectant son orthographe:

La vie est au grand air. Au palais vert comme vous l'entendez.

Monsieur le Directeur, Veuillez avoir la bonté de me réserver une colonne sur votre journal.

Je vient d'apprendre sur le... de Monsieur... et de Monsieur... sur le... des articles sur moi-même. Je ne voudrais faire aucune réponse à ce point particulier. Je croi-est bien que mes ennemis rêvent des choses à sa manière ou quelques amis de mes ennemis. Mais je réponds tous simplement à la grosse mensonge de monsieur... Il dit clairement j'ai vu Spada. Se n'ait pas vrai, puisque moi-même je ne l'ai pas vu. Du moins que lui ne soit le bon Dieu de pouvoir voir sans être vu. Je ne tiens pas à pousser les choses à bout je vous dis tous simplement ce qui suis.

Je n'ais jamais écrit des lettres à la veuve Adem Je n'ais jamais vu ni plus de femmes sous la menace.

Je n'ais jamais prit non plus de femmes sous la menace an disant que je voulais tuer leur père. Je termine cette plaisanterie parce que ce serait une grande rigolade je n'ais jamais tué personne pour de l'argent. C'est pour vous dire tout simplement que je suis un criminel mes non pas un voleur. J'ais tué et je suis prêt à recommencer. Comme tant de gens qui se prétendent si courageux ils n'ont qu'à donner un rendez-vous et moi je suis tout homme sauf la justice. Si j'ai tué jusque à présent ça a été toujours pour me défendre des affaires d'honneur pour vengeance ou bien pour espionnage. Je ne dis pas ça pour avoir la croix d'honneur mais je dis simplement la vérité je ne m'occupe jamais des affaires des autres ni des grands, ni des petits ni celles des étrangers, ni non plus celles du pays, mais aussi celui qui s'occupent des miennes s'il ne veut pas se retirer à bonne heure et à la mauvaise je suis en pleine responsabilité de mes actions. Je porte les culottes, je ne les fais pas porter.

Je souhaite à tous le monde ceux que leurs cœurs désire. Je connais bien le désir de mes ennemis ils voudraient bien me voir guillotiner mais sa m'est égale. Recevez mes meilleures salutations.

Bandit d'honneur et de vengeance. SPADA.

Les onze enfants du mari et les treize enfants de l'épouse

Les tribunaux de la ville américaine de Atlantic-City ont eu à juger un cas bien curieux, et assez embarrassant par surcroît.

Une Mrs. Pariso, mère de treize enfants, assignait en justice son mari, lui-même père de onze enfants nés d'un premier mariage. La raison?

— Je veux savoir qui de mes enfants ou de ceux de mon mari ont le droit de manger les premiers, à table! demanda-t-elle.

M. Pariso est un petit bonhomme sans aucune apparence physique. Il est âgé de cinquante-cinq ans et ne pèse que 52 kilos! Mais c'est un fameux petit coq tout de même!

Le plus amusant est que sa femme l'adore. Elle ne put s'empêcher de lui lancer un regard provocant, lorsqu'elle expliqua:

— J'aime beaucoup mon mari, monsieur le Juge, mais il est nécessaire qu'un principe soit établi. Voici les faits: nous vivons dans un appartement de quatre pièces les vingt-cinq enfants, le papa et moi. Comme bien vous le pensez, il n'y a pas de place pour tout le monde. La nuit, l'appartement n'est qu'un vaste dortoir. Mais, dans la journée, il faut faire deux séries de repas. Et c'est là que les disputes s'élèvent continuellement.

« En effet, mon mari prétend que, puisque c'est lui qui apporte l'argent à la maison, ce sont ses enfants qui doivent manger les premiers. Les miens n'ont qu'à attendre leur tour!

— Mais — interrompit le juge en se tournant vers le mari — les enfants de votre femme sont aussi bien les vôtres que les autres!

— Tu vois! triomphe la mère. Et elle continua:

— Je refusai donc d'accepter son raisonnement. Je lui répondis qu'en réalité la moindre politesse voulait que ce fût moi, la maîtresse de maison, qui mangeasse la première avec mes petits et non lui avec les siens. Il ne voulut rien entendre:

— Je suis le patron! s'obstina-t-il. D'un autre côté, il y avait des batailles continuelles entre mes enfants et les siens. Vous pensez, monsieur le Juge, que des gosses, ça a faim. Quand les petit de mon mari s'installaient, les miens protestaient et se jetaient à l'assaut de la table. Il y avait continuellement de la vaisselle cassée et des aliments jonchant le sol.

— En définitive, madame, voulez-vous résumer votre demande? fit le juge, qui commençait à s'impatienter quelque peu.

— Voici. A la suite de ces disputes, mon mari est parti de la maison avec ses onze gosses. Il gagne vingt dollars par semaine (500 francs).

— Je ne lui demande pas de revenir, car j'ai la paix maintenant; mais je désire cinq dollars (125 francs) par semaine pour mes enfants et moi.

Après délibération, le juge a débouté la femme de sa demande. Voici ses attendus: Attendu que M. Pariso a suffisamment à faire pour nourrir ses onze enfants, sans compter sa propre personne, et que,

d'un autre côté, Mrs. Pariso peut déjà se faire aider par quelques-uns de ses propres fils en âge de gagner leur vie, le tribunal refuse de prendre en considération la demande de Mrs. Pariso.

LE BOURREAU DE BERLIN EST MORT A 94 ANS

La vie des bourreaux est courte, d'après les statistiques, et nombreux sont ceux qui ont sombré dans la démence. Mais il y a des exceptions qui confirment la règle. C'est ainsi que le bourreau de Berlin vient de mourir à quatre-vingt-quatorze ans, dans un faubourg de la capitale allemande. C'était le plus célèbre des exécuteurs allemands. Sa dextérité dans le maniement de la hache était extraordinaire. Jamais il n'avait manqué son coup.

Ce bourreau a légué, par testament dûment enregistré, sa hache et son billot à un musée de Berlin.

Legs vraiment embarrassant. Aucun musée de Berlin ne tient à s'encombrer de ces macabres attributs.

Les nationaux socialistes d'Hitler prétendent qu'en attendant que soit définitivement affecté le legs, la hache et le billot ont été transportés à la chancellerie chez leur bête noire, le Dr Brüning.

— C'est pour décapiter l'opposition! disent-ils.

Hans, c'était son nom, était fier de ses instruments de travail. Il avait tenu une sorte de cahier de souvenirs assez confus sur les exécutions qu'il avait effectuées.

La plus marquante fut celle où Hans fit sauter quatre têtes à la file. Il s'agissait d'une bande redoutable qui avait commis de nombreux assassinats en Prusse Orientale. Sa fameuse hache, après avoir tranché trois cous, s'était quelque peu émoussée, Hans, pour éviter d'aiguïser le tranchant, ce qui aurait retardé la quatrième exécution, dut déployer toute sa force. Il fut le premier décapiteur qui réussit cet exploit. Il en tira une certaine vanité.

En 1912, à la veille d'exécuter un assassin redoutable chef de bande, il reçut une lettre des acolytes du condamné le menaçant de mort s'il tranchait la tête du bandit. Hans ne s'émut pas. Il fit son devoir avec une telle vigueur que la tête du chef de bande sauta à un mètre en l'air. Trois jours après, Hans recevait une balle de revolver qui, par miracle, ne l'atteignit qu'au bras gauche: il avait pu détourner l'arme de sa poitrine. Il brandit sa canne et assomma son agresseur.

Hans avait voulu se marier. La jeune fille qu'il voulait épouser lui refusa sa main. Il en conçut un vif chagrin. La fatalité devait lui donner une revanche terrible. En effet, son rival, après des déboires sans nombre, en vint à assassiner pour se procurer de l'argent. Il fut condamné à mort, et ce fut le bourreau de Berlin qui l'exécuta.

Le condamné, en mettant la tête sur le billot, dit à Hans:

— Vous allez pouvoir épouser ma veuve. Il répondit:

— Jamais bourreau ne s'est marié avec la femme d'un homme dont il a tranché la tête.

Hans s'était retiré dans la banlieue de Berlin. Maints bourreaux d'Allemagne, d'Autriche et de Russie vinrent le trouver dans sa retraite pour solliciter de lui des avis, car son expérience était reconnue. Il prodiguait volontiers ses conseils. Il avait installé un billot dans sa cour et se livrait à des démonstrations devant ses jeunes collègues qu'il étonnait par sa virtuosité spéciale.

Il aimait son sinistre métier et, loin de se dérober aux regards de ses contemporains, il fit jusqu'à sa mort sa promenade quotidienne dans les rues principales de Berlin.

AU SECOURS

Que cet homme soit votre mentor et ami!

Lecture gratuite de votre vie!

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménage. Le Dr Cooper dit: L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait un mentor comme lui à ses côtés,



dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions et les chagrins accablants du passé. Il dit lui-même: Je serai dans votre vie, de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt 3579, rue de Joncker, 41, Bruxelles (Belgique). Abranchir chaque lettre de 1 fr. 50.

# "UN TEL" est-il solvable ?

Lorsque, en France, vous éprouvez le besoin, au moment de conclure une affaire avec un nouveau correspondant, de vous rassurer ; lorsque, pour être sûr que vous n'avez pas affaire à quelque « carambouilleur », vous tenez à vous entourer de renseignements, que faire, sinon vous adresser à une agence de police privée, qui mènera discrète enquête, et — sans contrôle d'ailleurs ni garantie — vous fournira les indications requises.

En Allemagne, dans l'intérêt de tous, on a voulu faire mieux. La police d'Etat a mis sur pied un énorme service, auquel tout particulier peut s'adresser. Il ne s'agit point, bien entendu, de renseignements présentant un caractère personnel. Mais, en matière commerciale, de relations d'affaires et de paiements, il vous est loisible d'obtenir très rapidement ce que vous désirez, par un système de fiches admirablement compris.

Ces fiches — elles sont actuellement



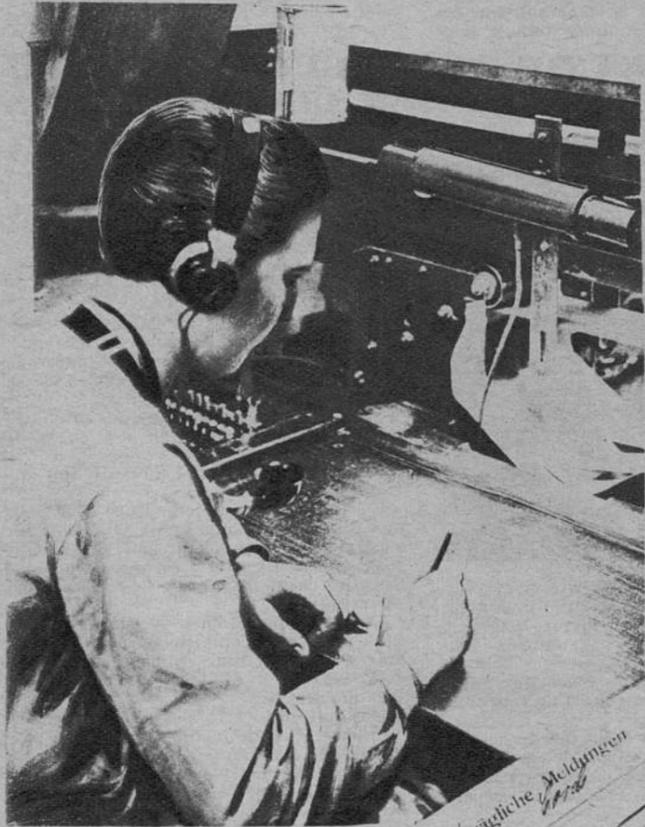
« téléphone, la requête file jusqu'à la préposée (chaque préposée a un certain nombre de lettres et de régions à elle. Par exemple, de A à G. : Prusse, Bade, Bavière).

Sur une nouvelle formule, la réponse, très brève, est inscrite. Le papier, par une espèce de tapis roulant, retourne à la salle d'attente, où il est remis au destinataire (ordinairement abonné).

Il va de soi que l'on n'a recours à ce service qu'à l'occasion de transactions importantes, et si l'inquiétude, sur le compte de « l'autre », est assez forte pour légitimer semblable luxe de précautions ! On peut aussi, naturellement, écrire au bureau. La redevance exigée est très légère, surtout en cas d'abonnement annuel.

La rédaction des fiches est faite, on le conçoit, avec un soin tout particulier. On s'est inspiré de ce principe qu'il valait mieux laisser aux délinquants acquittés faute de preuves le bénéfice entier du doute. Simplement, met-on légèrement en garde, laissant au quémendeur le soin de lire entre les lignes, de traiter — ou de ne pas traiter — l'affaire prévue.

On fait aussi jouer la « clause de rachat », dans certains cas. Pour une faute commise il y a quinze ans, dûment expiée, restée l'exception d'un instant de folie, la fiche consent à rester vierge, sous la menace d'un contrôle fréquent et sévère. Cette mesure de grâce est subordonnée tout entière à l'appréciation des fonctionnaires



C'est par le moyen du téléphone que l'on prie les « classeuses » de bien vouloir vérifier telle ou telle fiche. (S. G. P.)

La jeune manipulatrice de Morse envoie à une grosse « boîte » industrielle une série de renseignements urgents concernant de nouveaux acheteurs. (S. G. P.)

Il est d'ailleurs curieux de constater que, dans un but de salubrité publique, les employés du service ne sont pas en contact direct avec ceux qui réclament des éclaircissements sur le passé de tel ou tel, et ne leur communiquent jamais les fiches. Quiconque veut savoir quelque chose doit,



Le renseignement a été trouvé, inscrit sur une formule. Le voici qui va prendre, sur le tapis roulant, la direction de son destinataire. (S. G. P.)

au nombre de dix millions — concernent, bien entendu, ceux qui ont eu déjà maille à partir avec la police. C'est une espèce de casier judiciaire très résumé. Pour les négociants et industriels qui toute leur vie ont fait honneur à leurs engagements, ou la fiche n'existe pas, ou elle porte la mention « néant ».

On conçoit que la création et le fonctionnement de pareille organisation sont quelque chose de tout particulièrement important ! Il y faut un personnel d'élite, spécialement entraîné, d'une discrétion à toute épreuve.

Dans la plupart des cas, en quelques secondes, on peut donner à qui le désire une réponse immédiate. Pour certaines firmes de Berlin qui font des affaires avec un grand nombre de détaillants, c'est par le moyen d'un appareil Morse, fonctionnant directement du bureau de police au service central d'achats ou de ventes, que les renseignements sont adressés. Quand se présente donc un nouveau client, tandis qu'on le retient quelques minutes avec des phrases banales, le verdict accourt sur les ailes du télégraphe : « Honnête en affaires » ou « Se méfier. Antécédents. »

C'est par milliers, chaque jour, que s'échangent ainsi des confidences. Les transactions en sont régulièrement éclairées. Mais on s' imagine aisément quel peut être le travail de mise à jour et de classement de ces fiches ! Des jeunes filles en sont chargées, après de longs mois de stage.

Enfin, voici, dans un ordre massif et cependant admirablement clair, qui évoque les architectures de Métropolis, une partie des dix millions de fiches tenues sans cesse à jour. (S. G. P.)

Voici un spécimen de carte de « demande de renseignements ». Au-dessous, presque invisible sur notre cliché, la feuille de réponse. (S. G. P.)



avant tout, inscrire son nom sur une formule spéciale. Par

de la police dirigeant le bureau. Ils estiment qu'un homme ne doit pas voir toute sa carrière compromise pour un délit ancien, et qu'il faut au contraire l'aider à revivre et à refaire sa situation.

Le « bureau de renseignements » officiel devient à ce titre une œuvre sociale de considérable portée. Et il méritait, sans doute, l'étude que nous venons, ici, de lui consacrer.

Nous publierons bientôt :  
**SOUVENIRS  
D'UN CHASSEUR  
DE RATS**



La police continue son enquête relative aux vols de dépêches chiffrées, commis au ministère des Affaires étrangères; le financier Gohard a été interrogé par le juge d'instruction. Le voici au Palais de justice, en compagnie de son avocat, M<sup>e</sup> Maurice Garçon. (R.)

## On accuse, on plaide, on juge...

### Le cuisinier avait deux femmes.

Gaston Leris, cuisinier, fit, un beau jour du printemps dernier, une promenade aux environs de Versailles, une auto survint qui renversa l'amateur du grand air et lui brisa une jambe :

— Voulez-vous prévenir ma femme, demanda le blessé, dès qu'il reprit ses sens, dans un lit de l'hôpital civil de Versailles.

L'épouse fut mandée et une heure après, très émue du danger qu'avait couru son elle s'installait à son chevet.

Le lendemain matin, tandis qu'immobilisé dans une gaine de plâtre, le cuisinier écoutait la lecture que lui faisait sa femme, une autre pénétra dans la salle et se jeta sur le disciple de Vatel en criant :

— Gaston... Gaston... quel chagrin de te trouver blessé !

Et comme Gaston ne répondait pas, elle continua, volubile :

— J'ai lu l'accident dans le journal ce matin, et tu penses si j'ai bondi jusqu'ici. Te savoir à l'hôpital toi... toi... mon mari bien-aimé !

A ce moment, l'autre femme, que le saisissement avait jusqu'alors clouée sur place, s'exclama :

— Vous êtes folle, madame, votre mari, dites-vous ? mais c'est mon mari à moi !

— Non, madame, c'est le mien !

— Pardon madame... je suis M<sup>me</sup> Leris.

— Pardon, madame... M<sup>me</sup> Leris... c'est moi !

De son lit, le cuisinier jetait sur chacune des deux femmes des regards désespérés, lorsque l'infirmière de service arrêta cette scène épique :

— Voyons, madame, qui êtes-vous ? demanda-t-elle à la première arrivée au chevet du blessé.

— Je suis très légitimement M<sup>me</sup> Leris... d'ailleurs voici mon livret de famille.

Mais la seconde femme de s'écrier :

— Voici mon livret de famille aussi... est-il authentique oui ou non ?

Il l'était : les deux épouses étaient fort légitimes ; l'une, Jeanne Derrieu, convola en justes noces avec Gaston Leris en 1900, à Paris ; l'autre, Aimable Renoult devint en 1930 la compagne du cuisinier... qui, au préalable, avait négligé de divorcer.

Cette constatation amena l'inculpation de Leris comme bigame... sa première femme l'abandonna alors à son triste sort et sa deuxième en fit autant ; après avoir eu l'abondance de femme, s'il est possible de dire, il y eut pénurie pour l'homme délaissé.

L'enquête du juge d'instruction de Versailles apprit que, grâce au défaut d'inscription de son premier mariage sur son acte de naissance, il avait sans peine pu contracter le second.

Et comme, dans son irrégularité, Leris était un homme désireux de remplir ses devoirs, il passait la journée avec sa femme première en titre, l'ayant persuadée que, retenu la nuit par son service dans la ville du roi Soleil, il ne pouvait rentrer à Paris et restait ainsi à Versailles... près de sa nouvelle épouse.

Le cuisinier sera transféré à la prison, puis il comparaitra devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise pour bigamie.

Le témoignage des deux femmes promet une savoureuse audience.

### L'huissier est bon enfant.

Les domestiques sont chers et rares : l'homme préfère être chauffeur que valet de chambre, la femme aime mieux être manœuvre que cuisinière... c'est la crise !

Aussi prend-on son personnel où on le trouve, peut-être vaut-il mieux ne pas le recruter sur les bancs de la police correctionnelle : M<sup>e</sup> Zerbib, huissier, vient d'en faire la triste expérience.

Un jour qu'il était audencier dans une chambre correctionnelle, il fut ému de pitié à la vue d'une jeune fille de dix-neuf ans qui, assise dans le box des détenus, pleurait abondamment : Léonie Marie aimait trop la danse, mais, pour tourner aux bras des éphèbes de Montparnasse ou de Montmartre, il faut de jolies robes et la pauvre fille n'en possédait point.

Sa patronne, elle, avait de beaux atours, Léonie Marie ne sut pas résister à la tentation et prit dans la garde-robe patronale

ce qui lui fallait : « Madame », impitoyable, fit arrêter sa femme de chambre et la traîna devant le tribunal.

C'est là qu'elle apparut aux yeux compatissants de l'huissier qui n'a pas, ainsi que le veut la légende, un cœur de pierre... Au contraire, il intervint auprès du président le priant de remettre son jugement à une date ultérieure et de lui confier Léonie Marie à titre de soubrette.

Ainsi fut fait : la jeune fille, débordante de reconnaissance, ne savait comment manifester son dévouement à ses nouveaux patrons... et elle le leur manifesta de façon imprévue. Comme elle aime toujours la danse, elle s'en fut un soir au bal revêtue d'une robe et d'un manteau de M<sup>me</sup> Zerbib ; peut-être aussi avait-elle l'intention de se rendre à un bal costumé, car elle emporta la toge d'audience de l'huissier.

C'en était trop : M<sup>e</sup> Zerbib porta plainte et, pour la seconde fois en un mois, l'indélicat femme de chambre comparut devant le tribunal, qui, cette fois, la condamna à treize mois de prison pour la première affaire et à huit mois pour l'autre, en confondant toutefois les deux peines.

L'huissier compatissant a juré de chercher ses domestiques au bureau de placement et non dans le box des prévenus.

### La princesse d'Orléans-Bourbon conserve l'administration de sa fortune.

Ce fut un beau scandale dans le Gotha, quand on apprit le mariage de la princesse Amédée de Broglie, qui comptait soixante-quatorze automnes, avec l'infant d'Espagne Louis-Fernand d'Orléans-Bourbon, lequel venait à peine d'atteindre la quarantaine.

Seulement, les fiancés eurent beaucoup de peine à convoler en justes noces : la future, qui avait rejoint le prince à San Remo, rêvait de se marier sous le beau ciel italien, au bleu dur et ardent... Hélas, le Duc ne l'entendait point ainsi : il demanda aux amoureux d'aller se marier ailleurs.

Où ? la France hospitalière était impossible, car l'infant en avait été expulsé, l'Espagne était aussi impossible, puisque le roi Alphonse XIII, cousin de Louis-Fernand d'Orléans, avait mis son veto à l'union, et comme, à cette époque, il était encore sur le trône, il fallait bien se soumettre.

La libérale Angleterre vit donc le mariage de la princesse Amédée de Broglie, née Marie Say, belle-sœur du duc de Broglie, ancien président du Conseil, avec l'infant don Luis.

Mais la famille de la nouvelle épouse prit fort mal la chose, ses enfants d'abord, le prince Robert de Broglie, la princesse Marguerite de Broglie — qui vient de divorcer d'avec le marquis de Lubersac, sénateur de l'Aisne, et le prince Jacques de Broglie. Ses neveux ensuite, le duc de Cossé-Brissac et le duc de Broglie, qui, d'accord avec la famille, introduisirent devant le tribunal civil de la Seine une action en interdiction, pour la nouvelle princesse d'Orléans-Bourbon, de gérer elle-même sa fortune, qui est considérable.

Une première fois, la première chambre saisie du litige avait chargé M<sup>e</sup> Valentin, administrateur, de gérer provisoirement les biens de la princesse, en attendant le rapport des trois médecins désignés pour l'examiner au point de vue mental.

Le procès vint de revenir devant le tribunal, qui a reçu le rapport des médecins, lesquels ont déclaré que la princesse Louis d'Orléans-Bourbon était parfaitement saine d'esprit.

En conséquence, après avoir entendu les plaidoiries de M. le Bâtonnier Aubépin pour le duc de Cossé-Brissac et de M<sup>e</sup> Trébuchet pour l'infant et sa femme, les magistrats ont relevé M<sup>e</sup> Valentin de la mission dont il était chargé et ont rendu à la princesse l'administration de ses biens.

### La fin tragique de l'Afrique.

Le 12 janvier 1920, deux jours après son départ de Bordeaux pour la Côte occidentale, le paquebot l'Afrique sombra dans la nuit après une affreuse agonie qui n'avait pas duré moins de deux jours : six cents passagers trouvaient la mort dans ce sinistre qui eut lieu en face de La Pallice. Les parents des victimes introduisirent

des instances en dommages-intérêts contre la compagnie propriétaire du navire, l'affaire venue devant la Cour de Rouen avait donné lieu à une expertise, confiée à l'amiral Le Vavasour, chargé de découvrir les causes du naufrage : la compagnie prétendant que celui-ci était dû à une voie d'eau envahissante et impossible à enrayer, les familles des malheureux disparus déclarant au contraire que l'incurie dans laquelle le navire était laissé était la cause du sinistre.

Le rapport de l'amiral Le Vavasour, qui est une des plus hautes personnalités de la marine française, a été ces jours derniers lu à la Cour de Rouen, devant laquelle venait ce procès, par M<sup>e</sup> Albert Crémieux, depuis onze ans l'avocat dévoué et éloquent des familles en deuil.

Certains passages de ce rapport sont particulièrement intéressants.

« Le capitaine de l'Afrique, écrit entre autre l'amiral, a franchi les passes dans des conditions de temps et de marée qui devaient lui garantir de gagner la haute mer sans incident. Que se passait-il donc dans la machine ? se sont demandés les experts : d'après un rescapé, le 10 janvier, de seize à vingt heures, il n'y avait pas encore d'eau dans ce compartiment, par un autre rescapé, il a été établi que les manœuvres effectuées après minuit pour

mettre le cap sur La Pallice, la machine tribord étant dans l'eau, devenaient difficiles. Plus loin, les experts estiment que la thèse soutenue par la compagnie, à savoir une avarie de coque due au heurt contre une épave, semble impossible à soutenir ; si même cette avarie s'est produite, nous ne croyons pas, ajoutent les experts, que, située en cet endroit, cette fissure ait pu s'agrandir au point que la voie d'eau, sous l'effet de la mer, soit devenue supérieure au débit normal des pompes.

Bien plus vraisemblable est l'introduction d'eau par une des portes d'embarquement du charbon.

La situation n'aurait pas pris ce caractère de gravité, conclut l'amiral Le Vavasour, si le personnel avait apporté, l'attention qui convenait à l'augmentation du niveau de l'eau dans la cale de la chaudière. Le personnel s'est laissé surprendre !...

Au nom de la Compagnie propriétaire du navire, M<sup>e</sup> Dor a plaidé la fatalité, cause essentielle d'après lui du sinistre, tandis que M<sup>e</sup> Albert Crémieux et Schayé ont, pour les familles, soutenu la responsabilité de la Compagnie par négligence tant du personnel que de l'entretien de l'Afrique.

La Cour d'appel de Rouen, rendra son arrêt le 29 juillet prochain.

SILVIA RISSER.

## LE SECRET DU RECEVEUR TOURENCQ ET LE MYSTÈRE DES CINQ MILLIONS



Le receveur de l'enregistrement Jean Tourencq est-il un voleur ? Est-il un honnête homme qui, pour livrer bataille à l'injustice, a imaginé d'endosser l'habit d'un escroc ?

Ainsi s'expose aux yeux du public l'affaire Tourencq auréolée d'un tourbillon de billets bleus.

Il en manque pour 5 305 000 francs à la caisse du receveur, un joli denier qui fait rêver alors que le souci d'équilibrer le budget des vacances plisse le front des pères de famille.

Où sont les 5 305 000 francs ? C'est un sujet de concours estival auquel il faut bien que s'attelle la police. En tout cas, ils ne sont plus dans les coffres de l'Administration, c'est certain. M. Tourencq, le premier, en a fait à ses chefs la déclaration formelle.

En haut lieu, on était sceptique, le receveur dut réitérer sa déclaration :

*J'ai l'honneur de vous confirmer pour la bonne règle, etc.*

Voyons, tout cela n'était pas sérieux... Ce poisson d'avril n'était plus de saison.

M. Tourencq dut se fâcher. « Il voulait être emprisonné, ainsi qu'il en avait formellement le droit. »

Plus heureux que Crainquebille, il fut enfin admis à goûter la douce hospitalité du dépôt.

Mais cela n'alla point sans mal. Il fallut argumenter.

Enfin, Tourencq docteur en droit, fort de ses connaissances, fit ouvrir pour Tourencq receveur infidèle la porte du cachot.

Cette parfaite connaissance du Code chez le détenu trouble la sérénité de quelques-uns de ses chefs.



Après l'attentat antifasciste de la rue Sedaine, M. Pressard, procureur de la République, est venu examiner les dégâts commis par l'obus de 105 qui a éclaté dans les bureaux de l'Assistance des travailleurs de la terre italiens en France. (W. W.)

**“ L'ENVERS VAUT L'ENDROIT ”**  
 19, Rue de Châteaudun (IX<sup>e</sup>)  
 et ses Succursales  
**RETOURNAGE DE VÊTEMENTS**  
 MESURE -- TRANSFORMATION -- FAÇON  
 5 % de remise aux porteurs de l'annonce.

**Un matin : l'Italien Moro.**

S'évader, c'est l'idée fixe qui, à tous moments de la journée, dans les rêves de la nuit même, hante la cervelle du transporté; pour certains, cela devient une obsession.

Chacun applique dans l'exécution de son projet la manière propre à son individualité; les rustres, les brutes dénués de toute imagination, ne s'embarrassent pas de formules compliquées, la brousse est là près d'eux; ils y courent, cela les dispense de réfléchir.

Ceux à qui la chance risque réellement de sourire sont assez rares, ce sont encore et toujours les privilégiés de la fortune, escrocs de haut vol, faux-monnayeurs, qui ont su mettre à l'abri une partie du fruit de leurs opérations. Ceux-là parlent plusieurs langues et une fois qu'ils ont repris un veston de bonne coupe, portent beau, s'expriment dans un langage choisi, en un mot savent faire figure d'hommes du monde.

Voyez, par exemple, sur le pont du courrier hollandais qui fait la traversée de Panamaribo à Amsterdam, ou encore sur celui du paquebot qui va de Demerara à New-York, un élégant gentleman qui fume sa cigarette sur le deck des premières classes, nonchalamment étendu dans un rocking-chair, il déguste un cocktail bien glacé.

C'est le señor don Alonzo del Pilar, riche commerçant de Caracas, qui vient en Europe pour ses affaires. Quel homme accompli et séduisant que le señor don Alonzo, empressé auprès des dames, pianiste parfait, valseur infatigable, sa présence au salon anime à elle seule les soirées languissantes des longues traversées.

Tous ces beaux dehors ne sont qu'illusion; cette fois encore, l'habit a fait le moine et il recouvre tout simplement la personnalité moins éclatante du forçat numéro matricule 48250, évadé d'un quelconque pénitencier de Guyane française où il purgeait une peine de vingt ans de travaux forcés pour fabrication et émission de fausse-monnaie!

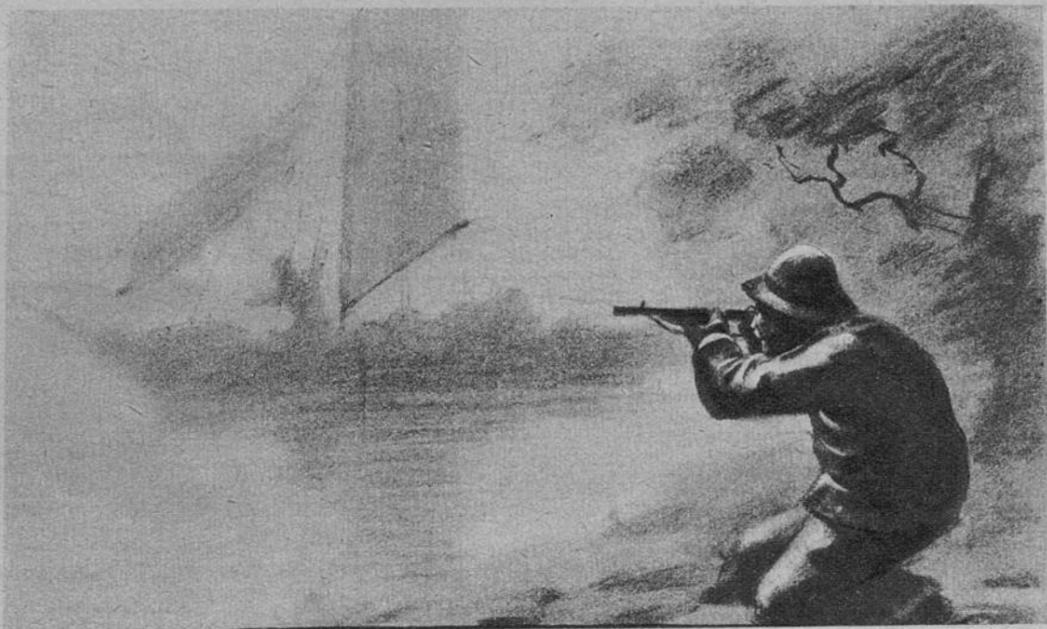
L'Italien Moro était un peu de cette école: arrivé au bagne dans les premiers transports de 1922, il profita comme beaucoup de la pénurie de condamnés de classe, causée par la suppression des convois.

Ancien officier de l'aviation italienne, disait-il, il se prétendait, en outre, ingénieur; ce qui était certain, c'est qu'il possédait parfaitement la technique du bâtiment et dessinait admirablement.

Avec des talents aussi indéniables, Moro fut tout de suite placé à l'atelier des travaux comme dessinateur et y rendit de grands services.

Distingué, beau parleur, Moro gardait un certain air sous sa casaque de forçat qu'il portait d'ailleurs d'une façon toute personnelle. Vareuse et pantalon d'une blancheur immaculée, un foulard blanc autour du cou, il déambulait, un carton sous le bras, dans les allées de Saint-Laurent, et quand il avait trouvé un auditeur bénévole, il ne manquait pas de l'intéresser à ses malheurs. Zézayant légèrement dans un français italienisé, il ne tarissait pas:

— C'est épouvantable, monsieur, un homme de mon rang, se trouver dans une pareille situation. Je suis innocent, accusé je ne sais pas de quoi et mon cas c'est la plus grande erreur judiciaire que jamais le monde il a vue. Heureusement que je suis patient! Mon avocat, le plus grand avocat de Paris, il n'a pas abandonné mon affaire, il rassemble



Soigneusement, il épaulé visait... ses passagers! (Composition de S. Glatzer.)

# LES MYSTÈRES



une masse énorme de documents (et tout en parlant), Moro faisait un geste grand comme ça; ce jour-là, il n'est pas si loin qu'on le pense et je sortirai la tête haute de ce bagne, pour reprendre ma place dans ma patrie.

En l'écoutant, on se sentait persuadé, son geste et sa parole vous rappelaient le colonel Zakouskine dans le Bois sacré; lui aussi, Miro, avait le charme!

Bien entendu, il sut intéresser le chef de centre à ses malheurs et le persuada qu'un homme tel que Moro ne pouvait pas continuer à coucher dans une case au milieu de vulgaires forçats.

Il y a à Saint-Laurent la moitié d'un palais de justice tout neuf, l'autre moitié attend depuis plusieurs années une mise à exécution toujours reculée faute de crédits. Les libérés sans logis venaient y dormir la nuit. Moro eut un éclair de génie!

Il alla trouver le chef de centre, lui tira son chapeau d'un geste grandiose et se mit à lui expliquer la lamentable situation de cette malheureuse moitié de tribunal. Il fallait prendre des mesures, y mettre un gardien le plus tôt possible, et le seul individu capable de remplir cet office c'était lui, Moro.

Le chef de centre trouva l'idée géniale et investit Moro gardien de l'édifice en construction!

Las! quelle imprudence. Il eût mieux valu faire garder le subtil personnage.

Un matin, plus de Moro, envolé, évanoui comme dans un rêve. Il était parti sans doute chercher les fameux documents qui devaient attester de son innocence!

# DU BAGNE

Une des criques qui facilitent les évasions des bagnards. (S. G. P.)



Une scène de bagne réalisée superbement par Jean Grémillon dans La petite Lise.

## Deux « gentlemen » voyageurs.

Lors de la reprise des convois en 1921, dans le deuxième contingent amené par le transport Duala figuraient deux transportés dont la mine et les manières tranchaient véritablement sur l'ensemble de leurs camarades de voyage. Ceux-là n'avaient sûrement jamais porté l'espadrille et la casquette à visière impressionnante. Très polis, s'exprimant élégamment, on sentait en eux le rastaquouère habitué à la fréquentation des palaces.

A peine arrivés, ils trouvèrent tout de suite, grâce à la souplesse de leur caractère et à leur façon persuasive de proposer leurs services, un emploi qui, du moins pendant la journée, les mettait à l'écart de leurs compagnons d'infortune, gens de mince fréquentation pour de tels seigneurs.

Shelly et de Gonnell étaient originaires du Venezuela. Parlant, bien entendu, l'espagnol, leur langue maternelle, et s'exprimant aussi correctement en français et en anglais, ils avaient entrepris des affaires de grande envergure. De Gonnell, établi à Madrid, s'était spécialisé dans la fabrication des vignettes de la banque de France, et il les imitait fort bien. Shelly faisait la navette entre l'Espagne et la France pour y mettre en circulation les billets sortis des presses espagnoles.

A ce métier, ils menaient luxueuse vie, jusqu'au jour où la Banque de France s'aperçut des atteintes portées à son privilège. Traduits en cour d'assises, ils se virent infliger, Shelly vingt ans de travaux forcés, de Gonnell dix ans.

Et c'est ainsi que, par un après-midi pluvieux, ils vinrent débarquer sur les rives amères du Maroni.

Ils étalèrent tout de suite les marques du plus profond repentir.

Bien qu'ils fussent tous deux de troisième classe, ils eurent, dès leur arrivée, une place de faveur grâce à la pénurie de condamnés de première et deuxième classes.

Shelly fut planton au télégraphe, de Gonnell, gratte-papier au service du mouvement.

Ponctuels, empressés, serviables, c'étaient des modèles de transportés.

Malheureusement, tous ces beaux dehors cachaient de noirs desseins.

Un jour, au moment de l'appel, le surveillant chargé de leur

peloton constata l'absence des deux frères. Certainement que ceux-là on ne les reverrait jamais, ils n'étaient sûrement point partis en brousse.

A coup sûr, ils avaient pu se procurer des vêtements civils et de l'argent, et avec leur connaissance de l'anglais et de l'espagnol, ils devaient être loin, partis vers le Venezuela, leur pays d'origine.

Une fois là, ils étaient complètement en sûreté, ne redoutant plus ni l'extradition, ni la livraison aux autorités françaises, car un pays n'extrade jamais ses nationaux.

Les faits démentirent ces suppositions, pourtant des plus logiques.

Un soir, à onze heures, le surveillant de garde au poste du camp voyait arriver trois agents de la police hollandaise, et derrière eux, hâves, déguenillés, Shelly et de Gonnell.

S'ils avaient su mener à bien la première partie de leur plan en s'attirant la bienveillance de leurs gardiens, ils avaient complètement gâché la seconde.

Partis hâtivement, munis tout juste d'une valise contenant quelques provisions, habillés de vestons taillés dans des vareuses de transportés, sans même s'être renseignés sur les précautions à prendre à l'arrivée en territoire hollandais, ils avaient mis à exécution le plus banal projet d'évasion, celui qui est à la portée du premier venu et qui, d'ailleurs, échoue infailliblement.

Pendant la nuit, ils avaient traversé le Maroni en pirogue, puis, arrivés à Albina, se croyant en sûreté, ils étaient allés tout droit vers une cabane où brillait une lumière.

Là, pensaient-ils, on aura des renseignements. Ils en eurent tout de suite, plus vite même qu'ils ne pensaient, car ils avaient eu la main vraiment malheureuse.

Ils s'étaient adressés au poste de police hollandaise.

On les fit entrer, on leur donna un abri pour la nuit, puis le lendemain ils revinrent à Saint-Laurent en chaloupe à vapeur.

Écroués aux prisons, ils se tirèrent de cette escapade avec trente jours de cachot, mais à la sortie, ils prenaient le chemin des Iles du Salut, où ils sont encore.

### Launay, simulateur habile.

Le forçat Launay demandait à l'audace et à la ruse ce que d'autres obtenaient de la subtilité. Évadé nombre de fois, toujours repris, il attendait aux prisons de Saint-Laurent son envoi à la réclusion cellulaire.

Pendant son séjour aux locaux disciplinaires, il fut, au cours d'une fouille dans sa cellule, trouvé nanti d'un couteau. Bien entendu, cela lui valut d'être envoyé devant la commission.

Le jour de la séance, Launay attendait dans la cour avec les autres prévenus ; tout à coup, au milieu d'un interrogatoire, on entendit des cris épouvantables.

Le président interrompit la séance et, accompagné de surveillants, vint lui-même voir de quoi il retournait : Ecumant, hurlant, les yeux révulsés, Launay se roula à terre, en proie à une terrible crise d'épilepsie !

Quand il fut remis, il resta hébété, les yeux hagards ! Pris de pitié, le commandant ordonna :

— Reconnaissez-le dans sa cellule, on ne peut juger un homme dans cet état-là, on le fera comparaître samedi prochain.

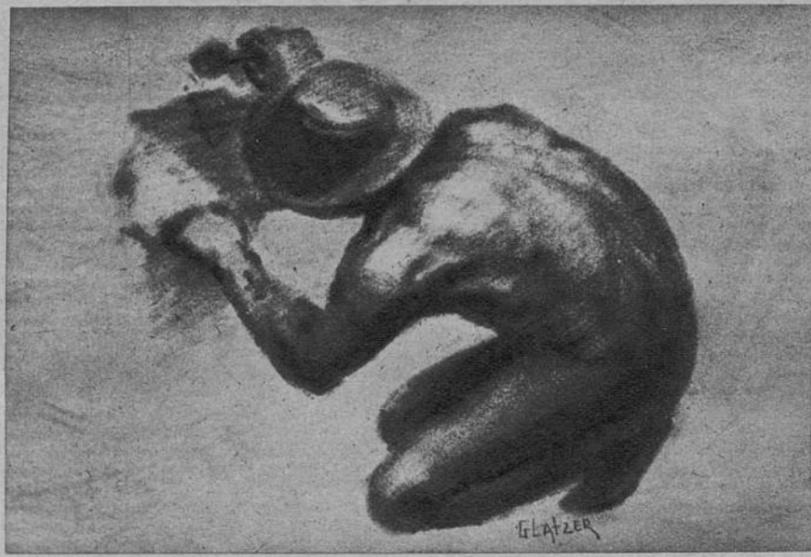
Hélas ! Le commandant regretta dans la suite son mouvement de pitié et constata une fois de plus qu'avec le forçat, une éternelle méfiance s'impose.

C'est la nature du criminel de savoir dissimuler, de capter la confiance et d'endormir la vigilance de ceux qui sont préposés à sa garde.

Launay retourna dans sa cellule, c'était tout ce qu'il demandait, et la crise d'épilepsie qu'il venait de simuler habilement n'avait pas d'autre but.

S'il était passé à la commission, il s'en suivait pour lui une punition de cachot et il fallait quitter la cellule. Cela, il voulait l'éviter à tout prix, c'était perdre le fruit d'un patient labeur en même temps qu'une occasion qui ne se représenterait peut-être jamais.

Il avait déjà scié deux barreaux qui



En une nuit, pierres et moellons s'effritent sous l'action de ses outils rudimentaires. (Composition de S. Glatzer.)

n'attendaient plus qu'une forte secousse pour tomber et un troisième était profondément entamé.

Rentré, il reprit son travail et le lendemain dimanche, en plein midi, quittait sa cellule et s'évadait par les toits.

La chance ne favorisa pas jusqu'au bout tant de patience et d'audace.

Parti en pirogue de Saint-Laurent, il vint échouer à Demerara, où il fut capturé par la police anglaise et peu de temps après remis aux autorités françaises.

Aujourd'hui, il purge sa peine à l'île Saint-Joseph dans les locaux de la réclusion cellulaire, véritable tombeau des hommes vivants.

### Un malheureux...

En 1909, le nommé Duval débarquait à Saint-Laurent-du-Maroni, son sac sur l'épaule. Il venait purger une peine de vingt ans de travaux forcés que lui avait octroyée le jury de la Seine pour cambriolage d'une bijouterie, rue du Château-d'Eau, à Paris.

Il ne fit au bagne qu'un court séjour. Une semaine s'était à peine écoulée qu'il s'évadait sans qu'on sût jamais comment !

Il réussit à gagner Para, au Brésil, et là se mit à exercer son métier de mécanicien-ajusteur. Il fit peu neuve et se mua en gentleman accompli.

Duval fréquenta la bonne société, tant et si bien qu'une riche Brésilienne s'amouracha de lui et l'épousa. Il devint un des commerçants les plus notables de la plage de Para. Bon mari, gros négociant, la vie semblait lui sourire.

Hélas, un tel bonheur ne pouvait durer ! Des évadés, arrivés en Guyane par le même convoi que Duval, vinrent échouer à Para et sa mauvasse étoile voulut qu'il fût reconnu par ses anciens compagnons de voyage. Ces derniers ne manquèrent pas d'exploiter la situation et s'adressèrent à lui pour obtenir des subsides. Duval, qui savait de quoi il retournerait s'il ne s'exécutait pas, chanta doucement d'abord, puis les exigences se firent plus pressantes. Le prix du silence augmentait chaque jour et il fut obligé de signifier aux maîtres chanteurs de n'avoir plus à compter sur lui.

Le résultat ne se fit pas attendre. Une lettre anonyme avertissait bientôt la police brésilienne que le riche commerçant n'était autre que le forçat Duval, évadé des bagnes de la Guyane française. Arrêté, mesuré, il fut en effet reconnu comme tel et bientôt remis aux autorités françaises. Nous le vîmes enchaîné, menottes aux mains, attendant sur l'appontement du commerce le départ du vapeur Maroni qui devait l'emmenner aux îles du Salut.

Il n'y resta pas longtemps. Cet homme s'était refait une vie et avait oublié son passé... Le chagrin ne tarda pas à accomplir son œuvre. Miné par la douleur, Duval s'épuisa rapidement, à tel point que les

médecins ordonnèrent son transfert au Nouveau Camp. Comme un corps sans âme, il errait sur le chemin qui descend à la crique. Il était en Guyane, sa pensée était à Para...

Six mois après, il s'éteignait en murmurant le nom de celle dont l'amour avait refait de lui un honnête homme.

### Dauphin, voyageur infatigable.

Dauphin !

Il n'est pas un condamné au bagne, pas un habitant des petites communes de la Guyane qui ne connaisse ce modèle des voyageurs. Ancien « travaux forcés », maintenant relégué, il détient le record des évasions. C'est la terreur des chefs de prisons, à Cayenne comme à Saint-Laurent, il arrive enchaîné, il est là. On l'enferme dans une cellule soigneusement verrouillée, le surveillant de garde reçoit à son égard des consignes aussi formelles que spéciales. La porte de sa geôle s'orne d'une pancarte où se lisent à distance ces mots tracés en lettres énormes : Dauphin, relégué, à surveiller étroitement.

Le cahier de service des prisons mentionne la même consigne.

Tout va bien.

Dauphin, très calme, fait sa promenade, fume sa cigarette sous la véranda, pendant l'heure réglementaire ; jamais il ne murmure, obéit avec une docilité incroyable : c'est le détenu exemplaire.

Un matin, à cinq heures, le porte-clefs du défermage trouve sa cellule vide, les consignes spéciales, les pancartes, tout cela n'a servi de rien.

Dauphin dit « la Tête » avait envie de partir, il était parti.

C'est un spécialiste de l'évasion « au mur percé ». Pour ce faire, il n'a pas besoin d'un outillage compliqué, un bout de fer, un manche de cuiller, c'est là tout son attirail.

Comment opère-t-il ? Comme tout artiste, il a son secret et il le garde.

Ce qui est certain, c'est qu'en une nuit, il se débarrasse de ses fers, se met à l'œuvre, et pierres et moellons s'effritent sous l'action de ses outils rudimentaires.

On croirait à la magie !

Une fois dehors, il reprend ses explorations à travers la Guyane, il n'est pas un ruisseau, pas une crique qu'il ne connaisse. Il a une prédilection marquée pour Mana ; chaque fois qu'il voyage, il vient y faire un tour, puis repart vers d'autres destinations. Lorsque Dieudonné et Bordeaux s'évadèrent des îles du Salut, comme par hasard Dauphin était dehors et ils se rencontrèrent.

### Le trafic de la chair humaine.

Il y a dix ans, une affaire se passa en Guyane qui causa une grosse émotion parmi

la population aux mœurs patriarcales et débonnaires.

Un marin du pays, B... des A... propriétaire d'une goélette et qui habitait non loin de Cayenne, s'était fait une réputation parmi les condamnés. Celui qui voulait s'évader à coup sûr ; n'avait qu'à s'adresser à lui ; pourvu qu'il eût de l'argent, l'affaire était certaine, et la preuve, c'est que jamais un de ceux qu'il avait embarqués n'avait été repris, jamais, au grand jamais, un de ceux-là n'avait fait retour au pénitencier.

Au jour et à l'heure convenue, le fugitif venait au long de la côte retrouver la goélette, une fois l'argent versé, embarquait, et vent arrière vers le Venezuela ! La majeure partie de ceux qui s'étaient embarqués avec cet ingénieux entrepreneur étaient des Arabes ; un moment, dans la catégorie pénale, on s'étonna de ne recevoir aucune nouvelle des clients de B... des A... Un transporté mit la chose au point, d'un mot : « Les Arabes n'ont pas donné des nouvelles, c'est vrai, mais pour écrire... faudrait qu'y sachent écrire ! »

Et de fait cette boutade désarma les curieux !

Un jour, le surveillant de garde au poste de Cayenne vit arriver un transporté arabe se traînant péniblement. La face ensanglantée était ouverte comme par la décharge d'un coup de fusil et le bras droit pendait, brisé, lamentable.

Le condamné, dans l'état où il se trouvait, était incapable d'articuler une parole, mais à toutes les interrogations, ses yeux répondaient par un regard chargé d'épouvante.

Envoyé à l'hôpital, il guérit assez rapidement et put enfin parler :

Avec trois détenus, Arabes comme lui, il avait décidé de s'évader ; possédant plusieurs centaines de francs, ils étaient allés, sur les conseils d'un camarade, trouver, le propriétaire de la goélette et du premier coup s'étaient entendus avec lui.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain soir ; à la marée, on leverait l'ancre. Les Arabes furent exacts. Ils avaient pu quitter leurs corvées sans être aperçus.

Embarque, largue les amarres et pousse ! Vent arrière, la goélette quitta le rivage de Cayenne. Le lendemain matin, on jeta l'ancre à l'embouchure d'une crique et le patron décida de descendre à terre pour remplir ses barils d'eau. Son fusil en bandouillère, ce qui n'a rien d'extraordinaire, il descendit le premier et, posant des planches sur la vase pour éviter de s'enliser, il quitta son bord. Les Arabes penchés sur la lisse le regardaient opérer, quand, tout à coup, ils le virent faire demi-tour, le fusil à la main. Soigneusement, il épaula, visant... ses passagers !

En un instant, ceux-ci gisaient sur le pont, râlant, ensanglantés. Le misérable revint vers ses victimes et se mit en devoir de les dépouiller ; une fois sa sinistre besogne terminée, avec son matelot complice, il jeta les corps de ceux qu'il croyait morts dans la savane, puis, hissant toute sa toile, s'éloigna du lieu de son crime.

Demain, les crabes et les fourmis auront dévoré les chairs de ces infortunés, et il ne restera plus sur le sol que des squelettes blanchis qui, jamais, ne raconteront la terrible histoire. Par malheur pour le bandit, le sort en avait décidé autrement. Sur les quatre Arabes frappés par les coups de feu, trois étaient morts, le quatrième, gravement blessé, n'était qu'évanoui. Lorsqu'il revint à lui, il aperçut, terrifié, les cadavres de ses trois camarades ; la lumière se faisait maintenant dans son esprit, il comprenait pourquoi les transportés qui avaient affaire au « marin », comme on l'appelait dans les cases, réussissaient toujours et ne repassaient plus !

L'Arabe raconta aux autorités toutes les péripéties de la tragique aventure. A son retour, le patron de la goélette fut arrêté. Mis en présence de sa victime, il ne put nier. Aux assises, il fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Interné aux îles du Salut, on ne put le mettre dans une case commune, il eût été tué sur-le-champ. On le mit, isolé, gardien du sémaphore de l'île Royale. Il y est encore ! Il mène une vie de reclus, seul dans une cabane, au bord des flots agités, maudit des forçats eux-mêmes !

(A suivre.)

JEAN NORMAND.

## CONTRAIREMENT A UNE LÉGENDE RIDICULE, LES POLICIERS D'AUJOURD'HUI ONT SUIVI LEUR SIÈCLE

Nous avons dit récemment que les inspecteurs de la Police judiciaire n'étaient pas contents d'être confondus par le public avec les « agents en bourgeois ».

Mais ce n'est pas seulement à la foule anonyme qu'ils reprochent cette confusion.

Il paraît que les journalistes, qui sont pourtant fréquemment en rapport avec eux, les connaissent mal eux aussi. Tout au moins d'après M. Paul Notari, qui écrit dans la *Police judiciaire* :

« Ne vous est-il point advenu, en lisant les journaux de la grande et de la petite presse, de sourire à de tels commentaires nous campant dument moustachus, barbues, sévères et naturellement patibulaires. Il faudrait tout de même détruire cette légende suivant laquelle on reconnaît mieux les policiers en civil que ceux en uniforme, grâce à la façon de nous vêtir : éternels souliers ferrés avec accoutrements vestimentaires et attributs pilatoires dont l'ensemble ne laisserait que trop deviner au public notre qualité sans nul besoin de cartes d'identité ou plaques dernièrement instituées.

« C'est là satire par trop facile, refrain connu, sévèrement

jugé des uns, approuvé par d'autres, ceux-là trop heureux de se gausser du commissaire vilain croquemitaine.

« Les belluaires antiques, chers à nos amis journalistes, ont disparu sans laisser de traces... pour employer une expression professionnelle.

« La vieille police n'existe plus, et les agents « en bourgeois », dignes descendants des recrues de Fouché, se sont évanouis, avec leur silhouette sans élégance, si souvent décrite et chantée.

« Les policiers d'aujourd'hui ont suivi leur siècle. Foin de moustaches durement relevées, aux extrémités en crocs, foin de boues belliqueux, pattes basanes, barbes de fleuve.

« Foin de costumes rigides, hermétiques, collets montés, cravates éternellement mortuaires ; faux-cols démesurés dont le jaune du celluloid décelait et la pauvreté apparente et la garde-robe restreinte ; sombres godillots taillés pour marathons nocturnes.

« Les policiers d'aujourd'hui, amis journalistes, ne sont nécessairement pas des arbitres d'élégance, mais les visages rasés ou entièrement glabres, quelques lunettes d'écaïlle,

ont remplacé les mâles et rudes facies de nos anciens que l'on se plaisait à décrire hirsutes.

« Quant à l'allure générale, elle ne paraît déplacée dans aucune assemblée « bourgeoise », et je connais pas mal de « clients avertis » qui ne furent pas peu surpris de se voir passer le « cabriolet », avec prière de suivre, par des messieurs dont l'extérieur ne laissait en rien deviner la profession. J'ajoute à ces faits d'ordre esthétique que la bienséance, la politesse de langage, je dirais même, en certaines circonstances, la bienveillance, tout fait s'estomper l'allure générale et le ton bourru si légendaires de jadis.

« Je ne demanderai pas à MM. les chroniqueurs judiciaires, plus près de nous, d'être juges en cette occasion, mais je souhaiterais que nos amis reporters cessent enfin de nous voir avec des lunettes de 1840.

« *Police-Magazine*, qui est l'ami des défenseurs de l'ordre, a tenu à publier ces lignes spirituelles, puisque cela fait plaisir à de braves garçons dont on ne louera jamais assez les qualités morales et professionnelles dont chaque jour ils font preuve dans la lutte qu'ils ont volontairement engagée contre l'armée du crime.

JEAN CRY.

## APPRENEZ LA VÉRITÉ SUR VOUS-MÊME !

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

"Pundit Tabore", l'astrologue Indien bien connu, ayant renoncé à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions éveille un intérêt nouveau pour une science très antique. GEORGE MACKAY de New-York est persuadé que Tabore possède un don de seconde vue.

Les questions d'affaires, de speculation, de mariage, les affaires de cœur, les voyages, les personnalités amies ou ennemies, tels sont parmi tant d'autres les sujets qu'il traite dans ses Horoscopes. Il suffit simplement, pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai de votre vie en français, d'envoyer votre nom (M., M<sup>me</sup> ou M<sup>lle</sup>), adresse, date, mois et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main bien lisiblement en lettres capitales et joignez, si vous le voulez, 2 francs en timbres de votre pays, pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adresse : "Pundit Tabore" (Dept. 2186), Upper Forsett St., Bombay VII, Indes Anglaises. Affranchir les lettres à 1 fr. 50.



### SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour

12 versements mensuels de 25 fr.

notre **MONTRE - BRACELET DAME EN OR** Qualité parfaite

Garantie 5 ans sur facture. AU COMPTANT : 275 fr.

Catalogue général 72 gratis sur demande.

**COMPTOIR REAUMUR**

78, Rue Réaumur - Paris (2<sup>e</sup>)

**M<sup>me</sup> CHRISTIANIA** Célébr. cart. Voyante. Ne question. pas. Reçoit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3<sup>e</sup> étage, Paris (14<sup>e</sup>). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

**BÈGUES** Demander renseignements à l'INSTITUT DE PARIS 30, rue Croix-Nivert

## MALADES qui désespérez !!

adressez-vous à l'INSTITUT MODERNE de MÉDECINE

vous DANS L'INSTALLATION LA PLUS MODERNE

trouverez : traitant d'après les dernières méthodes scientifiques

**VOIES URINAIRES (hommes et femmes), SYPHILIS, PEAU, SANG, RHUMATISMES, Sciatiques, NEZ, GORGE, OREILLES, POUMONS, INTESTINS, ESTOMAC**

Toutes les Applications d'Electricité Médicale : RAYONS X, DIATHERMIE, ULTRA-VIOLETS

PRIX MODÉRÉS

**INSTITUT MODERNE de MÉDECINE, 9, Rue Papillon (Square Montholon)**

Consultations tous les jours de 9 h. à 12 h., de 14 h. à 20 h. Dimanche et fêtes de 9 à 13 h.

SE RECOMMANDER DU JOURNAL

## ELLE COUVRE 572 kil. EN AUTOMOBILE POUR CHATIER LE CHIEN QUI L'AVAIT MORDUE !

Mrs. Arthur Piper, une Américaine naturellement vindicative. Je ne vous conseille pas de vous attirer sa rancune, car il vous en cuirait.

Elle se trouvait, un jour, en voyage (elle habite New-York) à Duncansville et séjournait chez des amis.

Assise confortablement dans un fauteuil, sous la véranda de la porte, elle rêvait au soleil en fumant des cigarettes, quand passa une auto venant de l'État de New-Jersey. Ladite auto s'arrêta en face. Dans la voiture, en plus du conducteur, il y avait un chien ravissant, un grand colley havane et blanc, qui sauta dans la rue et vint à Mrs. Piper, en remuant la queue.

Mrs. Piper aime beaucoup les animaux. Elle accueillit le chien, la main étendue pour une caresse. Mais le chien la comprit-elle ? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'il se laissa caresser la tête et, tout à coup, sans que personne pût prévoir le geste, il mordit la main de la jeune femme.

Aussitôt, elle bondit sur ses jambes et courut se faire panser.

Lorsqu'elle revint, toujours furieuse, ce ne fut que pour voir le chien dans l'auto qui déjà s'éloignait à toute vitesse.

Ah ! mais cela n'allait pas se passer comme cela !

Mrs. Piper prit note immédiatement du numéro de la voiture. Elle téléphona ensuite au bureau des licences, à Trenton, et apprit ainsi que le numéro en question était celui de l'auto d'un certain Walter Maybee, à Arlington.

Il était environ minuit lorsqu'elle obtint ce renseignement. Le soleil était donc couché depuis longtemps. Mais la fureur de Mrs. Piper était loin d'être calmée. La jeune femme fit immédiatement

Révolution en Librairie! Pour Un Roman complet de 15 fr. 5 fr.

VIENT de PARAÎTRE

## NICOLE S'ÉVEILLE...

par Jean de Létra et Suzette Desty

5 fr.

EN VENTE PARTOUT

**TRAITEMENT - SANTÉ**

Plus d'ennuis physiques et moraux avec l'emploi des rayons violets.

Cures de soleil chez soi nature et propriétés curatives de soleil, ultra-violet, infra-rouges

**"ALPHALUX"**

13, r. L.-Châtelier, Paris-17<sup>e</sup>

Notice sur demande.

## TATOUAGE

disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même.

Prof. DIOU, 11, rue Championnet, Lille

Lundi, mercredi, samedi.

J'opère à PARIS tous les mardis à ANVERS (Belgique) tous les jeudis.

## REUSSIR

en tout: Amour, Santé, Affaires, par l'influence astrale. Astrologie, Cartomancie, Chiromancie, Graphologie. Consultations t. les jours de 2 à 8 h. Jeudi et dim. sur rend.-vous. Correspond. date de naissance et 30 fr. M<sup>me</sup> RENÉE, professeur de sciences occultes, 8, avenue Vaugirard-Nouveau, Paris-15<sup>e</sup>.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

## GAGNEZ

1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire: Manufacture PAX G., à Marseille.

## MONDIALE-POLICE

ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 6, Bd SAINT-DENIS. Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

## — NOUS OFFRONS

Sans aucun versement d'avance

Le chronomètre "WILL", plaqué OR. Décor moderne, poli. — Son mouvement, 15 rubis, avec véritable spiral BRÉGUET, fait du chronomètre "WILL" une merveille de précision. — Cadran métal. Heures relief.

**GARANTI 5 ANS SUR FACTURE**

PAYABLE EN

**12 MENSUALITÉS DE 25 FR**

Horlogerie WILLIAMS, 4, rue du Ponceau, PARIS (2<sup>e</sup>)

(Juste à la sortie du métro "REAUMUR")

MAGASIN OUVERT DE 9 h. à 18 h. 30

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

## OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciatique, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ÉLECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

**DOCTEUR S.-H. GRARD** INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST

Affranchissement pour l'Étranger: Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

Écritures chez soi. sérieux. — Très lucratif. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

**CHEZ VOUS** 400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi. Partout facile. Écor. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE

**AVENIR** Révélé par la célèbre voyante diplômée M<sup>me</sup> Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17<sup>e</sup>). Cour 3<sup>e</sup> ét. De 1 à 7 h.

**INFAILLIBLEMENT** avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelq'un à VOTRE VOLONTE. Demandez à M<sup>me</sup> GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa brochure, grat. N<sup>o</sup> 4.

**MODERNE DÉTECTIVES**, 18, r. St-Vincent-de-Paul (10<sup>e</sup>). T. Trud. 60-62. Tte la police priv. spécial p. plages, villes d'eau. Consult. jur. et grat. Guides détectives p. Paris.

**VIGUEUR** rendue sans danger à tous les impuissants par UGIL produit sérieux prescrit par le Corps médical. Le flacon 35 fr. Trait. complet 100 fr. Labo. LACROIX, 22, Bd Sébastopol. PARIS et Pharmacies.

Fabrique d' **ACCORDÉONS**

François DEDENIS BRIVE (Corrèze)

Fondée en 1887 Catal. ill. 1 fr.

Réparations de toutes marques.

**M<sup>me</sup> Murat** Chirom. Graphol. Tarot 18, boul. de Strasbourg. Botz. 16-78. Reç. tous les jours de 2 à 7 heures.

**CLINIQUE** médico-chirurgicale, voies urinaires, peau, syphilis, malad. des femmes, 10, rue Beaugrenelle : mét. Beaugrenelle

**COPIES ADRESSES** et agents 2 sexes deman. partout. Gros gains. Ecor. Établis. P. I. EDOX, Marseille.

**NOUVELLE DÉCOUVERTE** permet de soigner Syphilis, Blenno, Prostate, Impuissance, Métrite, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqûres, à l'insu de tous. Résultats remarquables rapides et certains. Consult. par correspond. (discret) ou venir : D<sup>r</sup> ARI, 71, Rue de Provence, 71, PARIS.

## EN VOYAGE, emportez un peu de chez vous

**MALLES TROUSSES SACS**

PRATIQUES SOLIDES et CHICS

Très grand Choix de MODÈLES

PAYABLES

**0 fr. 85**

PAR JOUR

Livraison immédiate Prix de Fabrique

**Et. C.A.M.P.** 1, Rue Borda, PARIS (3<sup>e</sup>)

CATALOGUE GÉNÉRAL franco sur demande

Vous verrez qu'un jour on établira que l'arrestation de Caïn après le meurtre de son frère Abel ne fut due qu'à l'application du système Bertillon, qui, naturellement, ne portait pas encore ce nom aujourd'hui célèbre.

# POLICE MAGAZINE

## Bloc-Notes de la Semaine (suite.)



Au cours d'une grève dans les mines américaines de Wildwood, des bagarres sérieuses ont éclaté entre des agitateurs et des ouvriers. Un de ces derniers a été tué par un inconnu. On examine le cadavre de la victime. (I. N.)



M<sup>me</sup> Stella Boncfini, au cours d'une autre grève de mineurs dans l'Ohio, est intervenue avec énergie pour empêcher des ouvriers de travailler. Elle a criblé leur voiture de grosses pierres. Elle a été arrêtée. La voici avec ses enfants. (I. N.)



La police anglaise adopte pour ses chevaux des fers à cheval en caoutchouc, ce qui rend, paraît-il, la marche des animaux beaucoup plus facile sur le pavé de la rue. (I. G. P.)



Ce pasteur américain, M. Brown, était brouillé avec un de ses collègues. Des partisans de ce dernier le pendirent. Heureusement, on put le sauver à temps. (I. N.)



La police berlinoise essaye en ce moment un genre de verre qui résiste aux balles. Voici un policier exécutant une expérience dans le jardin de la préfecture de police berlinoise. (S. G. P.)



Serge Chimène a été accusé du meurtre d'Edmond Pesant dont on a trouvé le cadavre dans une casemate du fort de Bersillier, près d'Avesnes. Le plus important témoignage contre Chimène est celui d'un armurier qui affirme lui avoir rendu le revolver trouvé à côté du corps de Pesant. Chimène quitte le magasin de l'armurier à Avesnes, après une confrontation. (W. W.)



Un obus de 105 a éclaté au Comité pour l'assistance des travailleurs de la terre italiens en France, qui a son siège à Paris, rue Sedaine. L'émoi a été grand dans tout le quartier et la foule, comme le montre notre photo, n'a cessé de circuler devant le lieu de la catastrophe. L'enquête judiciaire semble démontrer qu'il s'agit d'un attentat. Il y eut un mort, trois blessés. (W. W.)

Lisez dans ce numéro : **LE TOUR DE SAINTE-ANNE EN 40 JOURS**  
**LA MORT DU PRINCE HÉRITIER RODOLPHE DE HABSBOURG**